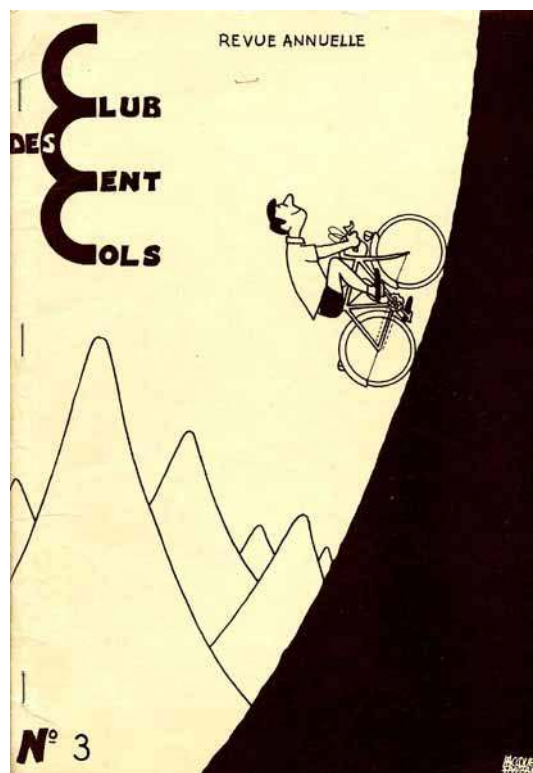


REVUE N°3, 1975



SOMMAIRE

EN SELLE	2
CONSEILS à un «SANS COL».....	3
Voilà déjà décembre.....	4
LETTRE A UN AMI DE MON AGE (OU A PEU PRES).....	5
TOUR DE L'ARDECHE OCCITANE 1974	7
CADEAU D'ANNIVERSAIRE.....	10
L'AUP DU SEUIL (1830 m)	12
LÉMAN-MÉDITERRANÉE.....	14
MAUVAIS DEBUTS.....	19
UN FAMEUX COUP DE POMPE (CERBERE - HENDAYE).....	21
BREVET PREALPIN (Organisation T. C. S.).....	22
EXISTE-T-IL UNE RACE DE GRIMPEUR ?	24
LE TOUR DU MONT-BLANC	26
PREMIERE EXPERIENCE CYCLO-MULETIERE	28
CYCLO-TOUR ... DES DIABLERETS.....	31
LE 101 ème.....	33
DE QUELQUES MULETIERS	35

EN SELLE

J'avais l'intention de titrer cette introduction « ANCELLE » mais comme je n'aime pas les vilains jeux de mots, je n'ai pas cédé à cette tentation et, pourtant, ce mot typiquement alpestre qui veut dire « Tuile en bois pour chalet » n'aurait certainement pas échappé aux amoureux de la montagne que vous êtes.

Vous allez feuilleter les quelques pages de ce bulletin n° 3. J'espère une fois encore qu'il vous plaira, compte tenu de l'augmentation importante des sociétaires, victimes certes de notre succès, nous avons eu beaucoup de difficultés cette année pour réaliser ce journal de liaison et ce n'est que grâce à la bonne volonté des uns et des autres que nous y sommes parvenus.

Je dois sincèrement remercier les membres de notre confrérie qui nous ont adressé des récits, des nouvelles ou des anecdotes ; il ne nous a pas été possible de faire paraître la totalité des textes réceptionnés mais je sais que ceux qui ne retrouveront pas leur prose ne s'offusqueront pas.

A ce sujet, je suggère que l'an prochain notre revue soit principalement axée sur l'information, l'anecdote et surtout sur l'originalité ; je pense effectivement que si le club des 100 cols doit demeurer une idée simple, il doit être surtout l'original rassemblement de gens passionnés par la nature, la montagne et bien sûr par la pratique du cyclotourisme dans ces lieux. En un mot, il doit être le club de la gent pédalante en montagne.

Jacques FAIZANT a dessiné la nouvelle couverture, Marcel BLOUD a établi avec sa précision habituelle la liste des cols des Alpes du Sud, d'autre part, nous vous proposons une rubrique informations pour laquelle nous souhaiterions connaître votre avis.

Le 27 Juillet dernier, sur ce surplomb du Lac d'ANNECY : LA FORCLAZ de MONTMIN, nous nous sommes retrouvés un instant important, une cérémonie simple mais combien sympathique.

Quel plaisir de voir le Pyrénéen Pierre MICHEL discutant avec l'Alsacien SCHAUB, le Parisien BERRANGER avec le Méridional LEYDIE contrairement au dicton ; ce jour-là les montagnes se sont allègrement rencontrées !

Le 7 Août prochain nous serons au Col de BALES dans les COMMINGES, Pierre ROQUES et son équipe vont nous organiser ce rendez-vous. Nous avons choisi la semaine fédérale pour rassembler davantage de monde, couplée avec la journée des « cols durs » notre réunion sera sans nul doute une « grande journée ».

Le cyclotourisme nous offre dans sa pratique courante des « instants », le club des 100 cols lui, concrétise ce plaisir que les hommes ont de se retrouver, de se regrouper ; le plaisir de profiter ensemble des joies de partager un même idéal, une même passion, un même instant et surtout une véritable amitié où il n'est plus question de classe, d'argent, de politique de travail, etc...

Pour moi, la bicyclette est synonyme de bonheur, je sais comme vous que quelquefois dans certains cols ou longues randonnées, le divertissement fait place à la corvée, mais n'est-ce pas cela la vie. Cette vie qui s'égrène sous nos pédales, qui peut être un instant bouleversée par le cri d'une marmotte ou le face à face avec un chamois, (ce fut une authentique histoire qui m'arriva l'été dernier).

En ce tout début de saison, je souhaite que ces heureux événements vous saisissent. Je souhaite que la joie vous rapproche les uns des autres, que la randonnée que vous avez durant de longs mois vécue sur une carte devienne réalité. En selle donc...

Jean PERDOUX.

CONSEILS À UN «SANS COL»

par Jean BALME, de DIJON (21)

On t'aura déjà parlé de la beauté des cols ensoleillés avec leurs neiges éternelles à côté, les petites fleurs alpestres, la terrasse de bistrot où l'on se bronze, satisfait de sa performance.

On aura insisté sur le bien que l'exercice de montée peut te faire, les sensations de satisfaction que tu y trouveras, que le bruit des torrents accompagnera ton rêve et que tu récupéreras dans la descente en respirant l'oxygène des montagnes.

C'est peut-être vrai, ça pourra t'arriver, mais il ne faut pas oublier, jamais, qu'un côté du col peut être un four, l'autre un frigidaire, que les neiges, tu ne les verras pas puisque tu pourras être dans le brouillard et qu'elles seront peut-être sous ta roue pour te faire glisser et te ramasser dans la glace et les flaques d'eau.

Du bistrot, il n'y aura peut-être rien du tout, juste le jour où tu auras voulu faire une économie de poids, que ton bidon sera vide et que le col sera sec.

Si tu ne veux pas risquer de subir tout ça, reste bien tranquille sans col, ça t'évitera de tomber dans des 14%, ça t'évitera une ou deux fois, même plus, dans ta vie, à avoir à descendre et à monter à pied en baissant les yeux pour ne pas croiser les regards goguenards d'automobilistes confortables, ça t'évitera d'avoir à traverser des tunnels dont tu ne verras pas le bout (en général les tunnels éclairés sont droits et on en voit le bout).

Ça t'évitera aussi d'entendre par tes proches : «Tiens, le voilà encore avec ses cartes ! » pour essayer d'en trouver encore un que tu pourras faire en faisant un petit détour.

Si, malgré ces avertissements de mauvaise foi tu veux quand même faire le premier, pense que notre Major en a 868.!

Jean BALME

VOILÀ DÉJÀ DÉCEMBRE...

Voici déjà Décembre, t'année s'éteint tout doux ;
De France ou bien d'ailleurs, un cyclo additionne
Sa récolte de cols que Michelin mentionne,
En vue d'en informer le Président PERDOUX.

Il était en Juillet à la FORCLAZ D'MONTMIN,
Un col assez coriace qu'il monta «à sa main».
C'était la première fois qu'il passait par ici
Et fut émerveillé, voyant le Lac d'ANNECY
Briller de mille éclats lorsque du point de vue,
Au travers des sapins, on en voit l'étendue.
Il a fait connaissance avec des sociétaires
De ce Club amical de fervents du vélo,
Égrenant souvenirs avec longs commentaires.
Mais il fallait rentrer et prendre du repos
Car dès le lendemain, l'attendaient les six cols
Qui de ce «C.D.A.» constituent l'ossature.
Pour un cyclotouriste, c'est une rude école ;
C'est aussi, c'est certain, une belle aventure.

Et déjà, sa pensée, en ce début d'année,
Le conduit bien souvent jusque aux Pyrénées,
A ce col de BALES en pays Commingeois
Où se réuniront, c'est maintenant l'habitude,
Tous les cyclos pour qui rouler en altitude
Est un réel plaisir et une saine joie.

Voici pourquoi les cartes quatre-vingt cinq et six
S'ouvrent souvent devant le sociétaire trent'six.

Jacques GENTIL d'ABLON (91)

LETTRE A UN AMI DE MON AGE (OU A PEU PRES)

de Fernand VIDY de Neuville-sur-Saône

Ma vieille Branche,

Il y aura cinquante ans cette année que je fis mes premières armes ; je veux dire mes premières pédalées. Mil neuf cent soixante quinze me sera l'année d'un jubilé cyclotouriste que je ne ressens du fond du cœur qu'avec une jubilation bien modérée ...

Car - pour emprunter symboliquement un langage Lamartinien - il apparaît aujourd'hui bien court l'espace qui sépare le temps où l'on aime de celui où l'on meurt. Avec cette atténuation toutefois que je continue d'aimer autant mon vélo et que je n'ai pas conscience d'être déjà un moribond !

Fais des regrets inutiles ou stupides : tout comme toi, n'ai je pas eu cette chance d'avoir pu goûter a ces routes alors tranquilles dans leur pureté (et parfois dans leur rudesse), tandis que nos jeunes camarades d'aujourd'hui ne les connaîtront sans doute «qu'améliorées» et envahies de philistins empoisonnants et empoisonneurs ...

A quand, par exemple, des services de cars pour le Parpaillon ?

Je me souviens de mes tout premiers «vrais» cols, vers les années 32-33. L'Aubisque et le Tourmalet par les routes d'alors, goudronnées pendant les quatre ou six premiers kilomètres, puis caillasseuses pis que l'ancienne Casse Déserte de l'Isoard. Et pour honorer ces chemins, un vélo à boyaux dont le plus petit braquet était un 47-25 que, dans ma candeur d'indigène de la Basse-Loire, je trouvais ridiculement petit au départ.

Quelle leçon de modestie j'ai pris là ! Mes vingt-deux ans m'épargnèrent, certes, toute abdication, fut-elle pédestre ; mais ce que j'ai pu en baver ! Je me revois arrivant au sommet du Tourmalet par une chaleur de four, affamé et assoiffé, et refaisant mon stock de calories avec la savoureuse omelette au jambon et le fromage servis par ce typique Joseph, personnage mi-berger, mi-contrebandier qui tenait là une modeste baraque-refuge-bistrot aujourd'hui disparue.

Trois ans plus tard, je revenais en ces mêmes lieux, mais monté cette fois sur un vrai vélo de cyclo, roues de 650, pneus Barreau (que je voudrais bien retrouver !) et un 30 dents supplémentaire au pédalier.

Et depuis - comme pour tous nos collègues pédalant - chemins et cols se succédèrent et s'ajoutèrent pour en arriver a ce capital maintenant assez copieux pour m'assurer une bonne route de souvenirs jusqu'à la fin de mes jours.

Pourtant, je ne puis me défaire d'une certaine mélancolie en t'écrivant tout ceci. Le cycle, en moi, aurait-il quelque chose d'Harpagon : plus j'ai et plus je voudrais ?

Engueule-moi, mon vieux, tu auras raison ! Mais dis-moi comment renoncer avec le sourire à tout ce qui fut, sinon la seule, du moins l'une de nos principales raisons de vivre ? De tourner le dos à tel col devenu trop rude pour nos artères et nos coronaires, de se mettre au «régime» d'itinéraires compatibles ; avec nos forces qui s'amenuisent ...

Régime sans sel, au besoin, d'accord. Mais régime sans «selle», ah, mille fois non ! Ce ne serait pas la peine, me diras-tu, d'avoir vécu tant et tant d'heures au contact de la nature, de s'être imprégné de son harmonie jusqu'à saturation, d'avoir recherché l'Idéal dans sa mesure pour n'en avoir point gardé quelque sagesse.

Cette sagesse, ou du moins ce que je crois en être, me conduira encore sur quelques-unes de ces routes qui, pour être à la mesure de mes moyens, n'en sont pas moins follement adorables. Et je sais, par-ci, par-là, de ravissants petits cols de Drôme et d'Ardèche, d'Auvergne et de Languedoc, en des sites pas encore salis et où les voitures ne se rencontrent pas comme des chenilles processionnaires. Laisant de côté Galibier et Vars qui, durant les mois d'été, sont ce que furent les Champs-Élysées à la Belle Époque, j'irai vers le col de la Faye, au sud du Cheylard, ou bien vers ceux des Roustans et de Pré-Guittard, quelque part entre Nyons et Die. Et si la saison propice n'est pas trop pluvieuse, il y aura de quoi fouiner dans les monts du Cantal ou bien entre Castres et Lodève.

Pas de temps à perdre ! Les jours défilent vite maintenant, et le nombre des routes tranquilles et «bien à nous» s'amenuise de plus en plus. J'aimerais te retrouver sur l'une d'elles, comme ça, presque par hasard. Et là, évoquant des souvenirs qui ne seront pas encore des radotages, nous nous fabriquerons quelques phrases qui commenceront par «Te rappelles-tu ?», ou «As-tu connu ?».

Histoire de nous prouver que nous savons encore être des gens heureux.

Fernand VIDY

TOUR DE L'ARDECHE OCCITANE 1974

d'Isabelle et Jean BASTIEN de MOUGINS (06)

La lecture de «CYCLOTOURISME» de Mars dernier a déclenché en nous le désir faire le T.A.O. C'est ainsi que nous prenons contact avec Monsieur CHAIX, Président des Randonneurs Privadois organisateurs. Celui-ci nous donne tous les renseignements possibles pour que le T.A.O. se déroule dans tes meilleures conditions. A Aiguèze, le jour de Pâques, nous aurons le plaisir de le rencontrer, et un complément d'informations, issues des observations de Monsieur DOBISE, premier participant du T.A.O. nous est apporté.

MARDI 16 AVRIL

AIGUEZE, nous postons notre carte postale du départ. Le temps est dégagé, mais le mistral souffle fort. Nous allons prendre la photo contrôle sur les remparts, au pied du donjon. Le village, est bien calme après l'invasion du dimanche de Pâques. Nous prenons la route, Saint-Marcel d'Ardèche, puis Saint-Martin, par un chemin qui serpente à souhait. Au sommet des bosses (nombreuses), le mistral nous gifle. La route de Bidon est parcourue en sens inverse de la veille. Nous revivons les instants trop courts de Pâques où, avec l'Équipe du B.G.C. nous rentrons des Gorges de l'Ardèche.

A Bidon, près de la boîte aux lettres des PTT indiquée par Monsieur CHAIX, nous empruntons la route qui conduit à Saint-Remèze ; quelques lacets nous hissent sur un mamelon où le mistral s'en donne à cœur joie. Nous laissons Saint-Remèze à notre gauche pour passer par le charmant village de Rimourin. Bientôt nous sommes à Saint-Montan, pour la deuxième photo contrôle. Quelle vue ! Installés sur un banc de bois au sortir des Gorges de la Baume, nous ne nous lassons pas de la beauté du site.

Quelques kilomètres nous conduisent sur la RN 86 où d'autres souvenirs nous assaillent. Quelques jours auparavant, nous étions sur cette même route, sous la pluie, nous dirigeant sur Aiguèze pour le rendez-vous pascal.

Aujourd'hui, le soleil brille, mais le vent de face nous oblige à tourner petit et à lutter âprement pour progresser, Nous arrivons ainsi à Viviers. Là, nous remontons la vallée de l'Escoutay pour Alba, charmant village que domine un château massif. Notre photo contrôle prise, nous regagnons le Teil puis arrivons à Rochmaure. Une petite route nous permet de nous rendre au château pour notre photo contrôle. Quel belvédère ! La vue sur la vallée du Rhône est splendide.

De nouveau la RN 86 pour Cruas ; photo de l'abside de l'église pour notre contrôle et nous prenons la direction de Privas par la route forestière qui passe à Saint-Vincent. La montée est rude et, à un moment, une rafale de vent nous déséquilibre et nous envoie sur le bas-côté herbeux. Arrivés à Privas, nous nous apprêtons à chercher l'hôtel du Louvre, quand le hasard veut que nous rencontrions Monsieur CHAIX. Celui-ci nous conduit jusqu'à notre demeure d'une nuit où nous sommes parfaitement reçus. Monsieur CHAIX vient ensuite nous prendre avec sa voiture pour nous faire visiter la ville et les environs. Moments agréables que nous n'aurions sans doute pas connus sans lui. Ensuite, notre hôte nous conduit au Domaine de Sagnes où il a tenu que nous soyons ses invités. Là, deux membres du club privadois viendront faire notre connaissance. Que Monsieur CHAIX et sa famille trouve ici l'expression de notre gratitude pour le chaleureux accueil que nous reçûmes.

MERCREDI 17 AVRIL

Monsieur CHAIX nous accompagne pour ce début de parcours ; c'est tout d'abord la photo contrôle de la Porte Diane de Poitiers à Privas. Ensuite, nous remontons la vallée de l'Ouvèze. Aux Fonts du Pouzin, nous quittons la RN 104 pour monter à Rompon et aux ruines du prieuré du Vieux Rompon. Un chemin

caillouteux et fort pentu y conduit. L'aurions-nous trouvé sans Monsieur CHAIX ? De cet endroit, un immense panorama se découvre. A nos pieds, la Drôme vient mêler ses eaux à celles du Rhône. Le vent, lui, est toujours là, insistant. C'est ensuite la Voulte, célèbre par les frères Cambétabéro. Monsieur CHAIX nous quitte pour rejoindre Privas. Nous gagnons Saint-Laurent du Pape et атаquons le col du Rotisson. Endroits magnifiques et tranquilles ; seul le sifflement plaintif du vent qui parfois nous gratifie d'une claque magistrale à quelque détour du chemin. La descente du col se fait ainsi en pédalant. A Saint-Peray, nous prenons la route de Saint-Romain de Lerps pour la photo contrôle. C'est ensuite Toumon où nous hissons le tandem devant la porte du château pour les besoins du contrôle.

Nous allons maintenant remonter les Gorges du Doux où s'insinue, par des prodiges d'habileté, le petit chemin de fer «Mastraou» ; les vues offertes par ce passage sont inoubliables. Le point culminant atteint, nous redescendons sur Lamastre qui sera notre étape pour ce soir. Nous serons bien accueillis à l'hôtel «Le Provençal».

JEUDI 18 AVRIL

Nous visitons le petit bourg puis nous allons faire la photo contrôle au Château de Retourtour. Nous montons ensuite sur Saint-Agrève par une route charmante ; la forêt qui la borde apporte une ombre bienfaisante. A Désaigne, cherchant un film, nous avons la surprise de nous entendre dire que seul le coiffeur du lieu peut nous vendre des pellicules !

A Saint-Agrève, le ciel est devenu gris et le vent froid m'a fait monter la température. C'est donc bien chaudement habillés que nous nous engageons dans la descente, sur Intres. Au milieu de celle-ci, arrêtons pour fixer sur la pellicule du coiffeur notre contrôle qui est le viaduc courbe situé en amont du village d'Intres. Un bruit à l'arrière nous laisse penser qu'un rayon vient de rendre l'âme. Après échange de celui-ci à Saint-Julien de Boutière, nous reprenons l'ascension pour atteindre Fay-sur-Lignon. A mi-côte, le ciel devenu de plomb crève et un rideau de neige fine poussé par le vent vient nous envelopper.

A Fay-sur-Lignon, sur la grande place, la Grande Croix, objet de notre contrôle est bien ancrée au sol par ses tirants. La neige tourbillonne sur ce grand espace et nous allons nous réchauffer quelques instants devant une tasse de thé. Il nous faut monter encore pour atteindre le haut plateau à 1400 m. La neige a cessé de tomber. Le paysage est magnifique. Le Mont Mezenc laisse accroché à ses flancs de grands névés. Nous redescendons quelque peu et une petite route étroite nous remonte au carrefour avec la route qui mène au Mont Gerbier-de-Jonc. Nous avons prévu d'y aller, mais le froid est tel que nous l'enlevons de notre programme. Dans le creux, à gauche, apparaissent les ruines de la Chartreuse de Bonnefoy. Le soleil est revenu, mais il n'arrive pas à chasser le froid. Notre photo faite, nous essayons de nous remettre en selle ; la pente est si raide que nous faisons quelques centaines de mètres à pied. Nous sommes sur un versant Nord et de grandes congères de neige empiètent sur la chaussée. Bientôt, nous dévalons sur le Béage. Il est tôt, mais nous décidons de faire étape en ce lieu.

VENDREDI 19 AVRIL

Le soleil brille mais la température est basse. Ce matin, il y avait de la glace aux vitres de notre chambre. Aussi, bien à l'abri sous l'anorak, nous glissons sur Issarles. Le lac étincelle sous le ciel bleu. Le vent a disparu. Nous cyclons, heureux. Deux bosses sèches passées, nous voici auprès d'un autre lac, artificiel cette fois-ci : le barrage de la Palisse. Voici Saint-Cirgues où nous allons enfermer dans la boîte à photos, le clocher contrôle. Puis Mazan l'Abbaye où de belles ruines attirent notre regard. Ensuite, vient une forêt de sapins comme l'on en rencontre peu, arbres centenaires, majestueux. Nous voici au col de la Chavade, puis au col du Pendu et au col de Meyrand. Le paysage défile vite ou lentement selon la volonté de la pesanteur. Il fait chaud.

A Loubaresse, au contrôle BPF, une maman et son petit garçon nous posent des questions sur l'échelle des cartes Michelin, questions qui ont été posées par l'instituteur. C'est bien volontiers que nous

renseignons ceux-ci ; ainsi, chaque tampon sur nos cartes a une histoire. Une descente vertigineuse nous conduit à Saint-Laurent-les-Bains et une montée qui ne l'est pas moins va lentement nous -conduire à Notre-Dame-des-Neiges.

L'heure avance ; nous continuons notre périple car Monsieur CHAIX doit venir à notre rencontre depuis les Vans. Nous dégringolons les lacets des Fagoux, et c'est vers Sainte-Marguerite que nous rencontrons Monsieur CHAIX. Il nous reste à monter à Thines, vieux village perché sur un pic impressionnant. Quand il découvre celui-ci, le pauvre cycliste se demande comment il va faire pour arriver là-haut. La photo a lieu devant le porche de l'église et c'est la longue descente sur les Vans. Nous ferons étape à l'hôtel des Cévennes. Nous passerons la soirée avec Monsieur CHAIX, à parler vélo.

SAMEDI 20 AVRIL

Nous allons visiter le magasin des Compagnons du Gerboul (paysans ardéchois qui travaillent sur des matériaux d'origine agricole ~ pour la fabrication d'objets). Quittant les Vans, nous traversons les bois de Paiolive. Quelques bosses rudes nous conduisent à Barjac dans le Gard et ce sera l'Aven d'Orgnac, Vallon Pont d'Arc et les Gorges de l'Ardèche où les vues sont saisissantes. De temps à autre, nous apercevons des canoës qui glissent sur les eaux apparemment calmes de la rivière. Notre dernière photo est prise au belvédère de la Madeleine. Il ne nous reste plus qu'à nous laisser descendre jusqu'à Saint-Martin et Aiguèze pour retrouver notre point de départ.

Nous venons de passer cinq jours merveilleux ; nous aurions aimé pouvoir faire ce T.A.O. en sept ou huit jours : il le mérite.

Isabelle et Jean BASTIEN

CADEAU D'ANNIVERSAIRE

de Pierre CAUBIN de Gourdan-Polignan (31)

Il y a un début à tout et quand on fait du cyclotourisme, il faut bien s'attaquer un jour à la montagne. Nous avons la chance, étant des Pyrénées, d'avoir à notre disposition toute une gamme de cols qui permettent des difficultés croissantes. Nous nous rendons compte, de cette manière, de notre progression.

J'ai déjà escaladé quelques petites bosses qui ont pour noms : le col des Ares, de Larrieu, de Coupe et autres pentes relativement courtes et culminant aux alentours de 800 m. Mais aujourd'hui, papa a décidé de m'amener au col de Mente, avec ma sœur Lucette et Monsieur Nérécan qui a 66 ans.

Tout le monde connaît le col de Mente, célébrité du Tour de France par la chute spectaculaire d'Ocana ; j'y suis passé en voiture et je sais qu'il fait partie de la catégorie au-dessus des avant-monts pyrénéens. Aussi, j'ai un peu le trac.

Nous sommes partis à 10 h de la maison et nous mangeons à midi avant d'attaquer les premières pentes. Papa me rassure et ma sœur qui en est à plusieurs ascensions, me réconforte.

Il y a une demi-heure que nous roulons sur un petit braquet, quand, tout d'un coup, après un virage, la route se redresse comme un mur.

Papa m'avait dit de passer le petit plateau, et ainsi je trouve que ça va bien. Comme j'ai un petit vélo, il est équipé d'un double plateau de 42 et 26 dents et d'une roue libre de 14 - 17 - 21 - 26 dents. Je grimpe donc avec le tour de roue et encore des roues de 600. Lucette et mon père ont des roues de 650, mais elle a 26 x 27 et lui, 26 x 28.

Bientôt j'aperçois, sur l'autre côté de la vallée, le village de Ger de Boutx, implanté au flanc de la montagne, à la même altitude que nous.

En fait, pour atteindre Ger de Boutx, il faut redescendre jusqu'au ruisseau, traverser un petit pont qui doit sûrement être interdit aux poids lourds, et remonter 2 kilomètres à nouveau sur le 26 x 26.

Pour éviter la traversée très étriquée, une déviation contourne l'agglomération par en-dessus, mais nous cyclistes, nous avons suffisamment de place, et la petite rue bordée de maisons montagnardes est plus agréable que le boulevard extérieur.

Toujours en moulinant, nous nous élevons au-dessus des toits de Ger. La route décrit constamment des lacets et aboutit au dernier hameau. Comme il fait très beau, les habitants font sécher la lessive devant les maisons.

Un virage à droite, un à gauche, un autre à droite, et la vallée se creuse de plus en plus. Le chemin étroit en pente régulière s'accroche au bord de la forêt. Il est maintenant bordé de neige grisâtre et, du côté ombragé, la couche est importante.

Comment va être le col ?

Justement, un cycliste descend rapidement les lacets au-dessus de nous. Je reconnais Larrochelle, un membre de la société ; il nous serre la main et nous dit que le col est dégagé, mais que la route est verglacée avant le sommet.

Il nous faut presque une demi-heure pour gravir les lacets que Larrochelle vient de dégringoler et nous arrivons au col de la Clin (1240 m). Il reste un kilomètre.

A partir d'ici, tout est blanc et la route se fraye un passage entre deux murs de neige de près d'un mètre.

Nous ne pouvons pas franchir à vélo les deux cents mètres recouverts d'une épaisse couche de glace. Papa nous prend en photo en train de patiner, vélos d'un côté, nous de l'autre.

Nous enfourchons quand même nos bécanes pour terminer l'ascension et nous retrouver devant le panneau «Col de Mente 1343 m» qui dépasse à peine au-dessus d'un immense tapis blanc.

Nous avons eu chaud mais ici, il fait froid, bien que le soleil soit encore très haut. Blouson, anorak, bonnet, gants : nous sommes équipés pour entreprendre une descente prudente de 11 kilomètres sur Saint Béal.

De ce côté-ci, nous rencontrons beaucoup de voitures de skieurs ou autres promeneurs du dimanche qui vont s'oxygéner en altitude. La route est large dégagée en totalité et bientôt apparaît, au-dessous de nous, le village de Boutx qui somnole au soleil, un oeil tourné vers la station de ski du Mourtis et l'autre vers la vallée de la Garonne venue tout droit de l'Espagne voisine. Par la route de la rive droite, nous revenons au bercail après une promenade de 85 kilomètres.

Le passage du col de Mente, mon premier grand col ! J'en suis fier, car c'est lui qui constitue le plat de résistance du menu que les C.R.C. offrent tous les ans aux participants de la traditionnelle randonnée du Comminges.

C'est mon cadeau d'anniversaire.

Nous sommes le 11 mars 1973 et je viens de faire 10 ans.

Pierre CAUBIN

'» Cyclos-Randonneurs Commingeois «

Né le 18.2.63.

NOTA : Sauf contre-ordre de la part des membres de notre confrérie, je propose de remettre exceptionnellement à ce jeune cyclo, lors de notre rendez-vous du Col de BALES, une médaille qui le récompensera pour son exploit, pour sa merveilleuse narration, et aussi pour les 40 cols qu'il a déjà escaladé à l'âge de 11 ans.

Jean PERDOUX

L'AUP DU SEUIL (1830 M)

de Paul CURTET de GRENOBLE (38)

Ce passage n'est pas le plus élevé, il s'en faut, de tous ceux que j'ai franchis, mais il est incontestablement celui qui m'a fait la plus profonde impression, tant par sa difficulté, que par la beauté des paysages, beauté qui devait son caractère absolument unique à la magie des couleurs de l'automne. Aussi, conseillerais-je le mois d'Octobre pour cette traversée.

Celle-ci avait déjà été faite par des cyclos aixois, mais j'ignore si c'est par le même chemin. Par la suite, je ne sais si elle a été renouvelée, et je serais heureux de savoir si les difficultés que je signale sont toujours de même nature. Qu'en pensent les Bioud, les Perrodin et autres champions de la spécialité ?

Voici donc l'itinéraire que je suivis le 14 octobre 1945, en compagnie de cinq camarades grenoblois, itinéraire qui traverse la longue muraille dominant de près de 1800 mètres la Vallée du Grésivaudan, et ceci entre Saint-Bernard du Touvet et Saint-Pierre d'Entremont.

Après Saint-Bernard, il faut prendre la route du hameau de Saint-Michel et, juste avant une laiterie, suivre un sentier qui se détache à gauche dans la prairie. Celle-ci dépassée, on s'engage dans une forêt très clairsemée pour déboucher à nouveau dans une prairie située au pied d'un cirque de rochers.

Le col se trouve au-dessus, mais n'est pas encore visible. L'endroit est extrêmement impressionnant et presque angoissant, car on ne voit pas de corniche qui permette de gravir la falaise verticale. Finalement, on devine à gauche une amorce de sentier assez acrobatique, alors qu'à droite, il n'y a pas d'issue. Cette ombre de sentier est très pénible à gravir avec le vélo sur l'épaule, et nous avons ruisselé de sueur sous le soleil d'Octobre. Par bonheur, l'éclat des couleurs nous enchantait : les jaunes, ocres, et rouges de la végétation et, au-dessus de nous, le bleu du ciel se détachant presque noir sur la blancheur de la falaise.

Puis, ce sentier abrupt se transforme en escalier dont les marches sont des rondins de bois, et débouche sur une sangle relativement large, même pas vertigineuse, et orientée carrément à droite. Tout s'arrangeait. Il restait juste un coup de collier à donner pour atteindre le col. Celui-ci est une brèche étroite, une sorte de couloir pierreux où l'on a élevé une croix. On y a une vue prodigieuse sur Belledonne, les Sept-Laus, le Mont-Blanc, Les Grandes-Rousses et même La Vanoise. Et le soleil était brûlant dans l'air indocile. Il y a encore, au voisinage, une inscription romaine, mais je l'ignorais à l'époque.

La descente, est facile au début. C'est un petit alpage où l'on peut même rouler. Il y a une source tout près du col, puis le Habert de Marcieu (1600m) à environ 10 minutes. De là, on se dirige franchement à droite dans le lapiaz, puis le sentier - qui est fléché - entre en forêt et commence à descendre. Il faut parfois porter le vélo et de temps à autre, une clairière, féerique sous l'éclairage d'automne, interrompt la forêt.

On arrive ainsi à la bifurcation du Pas de Tracarta (qui est l'itinéraire normal sans difficultés spéciales). Mais pleins de présomptions, nous avons pris la direction de ce qu'on appelle pompeusement le Pas de la Mort. Avant d'y arriver, il faut descendre un sentier très raide, jonché de feuilles mortes qui le rendent glissant. Et, après un virage vertigineux, je me rendis compte de ce qui nous attendait ; à travers une trouée de feuillage, on aperçoit l'abîme au bas d'une falaise verticale tapissée de pourpre et d'or par l'automne. Au fond de ce gouffre gisait le chalet de Saint-Même, minuscule, inaccessible et comme chimérique.

Le plus difficile n'est sans doute pas ce fameux Pas de la Mort. Ce n'est qu'une cheminée que l'on descend à l'aide d'une rampe scellée dans le roc, suivie d'une échelle de fer également scellée. Bien sûr, les vélos sont terriblement encombrants. Il faut se les faire passer à la chaîne à l'aide d'un peu de ficelle. C'est après

ce passage délicat que le sentier se transforme brusquement en une étroite corniche suspendue à 200 mètres au-dessus de l'abîme. Une rampe de fer aide à passer, mais peu après, le sentier semble escamoté : je le crus éboulé et je passai, un fort mauvais moment. Heureusement, il reparaisait, bien frayé, quoique étroit et vertigineux. Mais la «soudure» fut difficile, et j'avoue que je fus aidé par des camarades plus adroits que moi.

Après, ce fut presque facile bien que le chantier restât vertigineux, avec deux passages délicats et rampes de fer à l'appui. La dernière difficulté - minuscule - fut le passage du Guiers sur un pont fait de trois sapins non équarris. Et ce fut le chalet de Saint-Même, puis la route carrossable. Celle-ci était fort raboteuse à l'époque, mais elle nous parut la plus lisse du monde après ces 6 heures de marche dans les cailloux, et en chaussures cyclistes.

Le soir commençait à tomber, et les somptueuses couleurs de l'automne s'éteignirent. Mais plus beau que l'or et la pourpre, le ciel devenait vert du côté de l'Occident et les nuages passèrent au rose vif. Un souper improvisé à Saint-Pierre d'Entremont termina cette journée mémorable. C'était un simple repas «de terrassier», mais il eut lieu dans une véritable exaltation, digne conclusion d'une randonnée insolite pimentée par le danger, et qui se déroula dans un éblouissement de lumière et de couleurs.

Bien réconfortés, il nous restait pourtant 45 kilomètres de route pour rejoindre Grenoble. Ce retour se fit à la nuit, une nuit rendue transparente par la lune, et dans un climat d'apaisement triomphant.

Paul CURTET

P.S. : Il me faut citer les noms des amis qui m'accompagnaient et sans lesquels, je n'aurais pu faire la traversée : Mme MAPMOUNIER, MM. MARMOUNIER, CHERFILS, VERDIER, MOLINA, tous cyclotouristes «retraités».

NOTA : Carte MICHELIN 77, Pli 5.

LÉMAN-MÉDITERRANÉE

de Francis SAUZEREAU d'Anglet (64)

Le récit que m'avait fait, plusieurs années auparavant, Georges Mandron de sa propre tentative (réussie) du Raid Nice-Thonon-les-Bains, avait dès lors enflammé mon imagination, mais il y avait loin de la coupe aux lèvres : outre les difficultés du parcours qu'avait soulignées mon aîné, excellent randonneur montagnard, des empêchements d'ordre familial me condamnèrent aux épreuves pyrénéennes d'un jour, et de ce fait, je n'avais aucune expérience en matière de randonnée de haute montagne étalée sur plusieurs jours.

J'avais certes, pris contact avec les Alpes à l'occasion du B.R.A. «Olympique» de 1967, mais il fallut que je réalise le Raid Cerbère-Hendaye pour me donner la force morale de tenter, un an plus tard, et au cours de mes vacances familiales, la grande aventure alpestre.

Lorsque, le 18 août à l'aube, je me prépare à partir, en compagnie de mon camarade de club, Christian Graciet, et de nos familles respectives qui vont nous assister tout au long du voyage avant de profiter de vacances bien gagnées sur la Riviera, un chuintement caractéristique de pneus sur l'asphalte mouillé d'une rue de Thonon nous prévient que l'étape sera humide. La veille, pourtant, les bords du Lac de Genève nous avaient retenus tard dans la soirée, si belle était la voûte céleste, constellée d'étoiles.

Hélas, le sort en était jeté, il fallait partir, mais durant quatre jours, j'allais connaître les Quatre Saisons, comme chacun des mouvements de l'Oeuvre célèbre d'Antonio Vivaldi.

1ÈRE ÉTAPE : L'AUTOMNE.

Les premiers coups de pédales donnés à la sortie, de Thonon-les-Bains (sic) s'effectuent sous le crachin et la campagne paraît noyée, quand vers 7 heures, nous abordons le col de Cou. Le moral est assez bas, surtout chez mon compagnon qui souffre des genoux depuis quelque temps. Les sapins sont sinistres sous la pluie, d'autant que par degrés, le brouillard nous enveloppe. Plus haut, après que, souffrant à nouveau, mon copain ait décroché, je crève ; décidément, tout va mal ! Nous atteignons Habère-Lullin situé dans la descente à 8 h 10, alors que la pluie redouble ; j'enfile un second maillot sous l'imper tellement il fait froid, et le pointage effectué, je m'apprête à repartir ; tandis que mon compagnon décide d'abandonner, mal en point et démoralisé par cet univers aquatique. A Villard-sur-Boège, nouveau contretemps : je me trompe de route et ajoute ainsi six kilomètres aux 205 prévus ce jour. Le col du Perret se passe sans douleur, de même le col de Châtillon. Je mets le cap maintenant en direction du col de la Colombière, après un rapide pointage à Talinges où, tandis que je m'alimente un peu, je sens l'humidité et le froid me pénétrer malgré deux maillots, imper, huile camphrée et les garde-boue si utiles aujourd'hui. Dès les premières pentes, l'Escort jaune conduite par ma femme me double et, tandis que trois petites têtes m'encouragent derrière les glaces embuées, j'attaque sur le 42 x 22 puis 26 dents. Insidieusement, la rampe s'accroît, et le jarret frissonnant, je passe le 42 x 30. Au bout de quelques kilomètres, je ressens les affres d'une défaillance monumentale, le souffle devient court, le coup de pédale heurté ; et, est-ce un présage (?), je croise la route d'un magnifique escargot de Bourgogne qui chemine allègrement. J'atteins péniblement le faite de la dernière rampe, à 1618 m d'altitude. Je suis vidé moralement et physiquement, et j'ai seulement parcouru 92 kilomètres ! C'est dire qu'en pointant au Grand-Bornand où je me restaure je suis assez sceptique sur la réussite de mon entreprise ...

Pourtant, je repars, dévale vers Saint-Jean de Sixt, puis aborde les premiers lacets du col des Aravis sans grand enthousiasme sur le 26 dents. Le soleil apparaît soudain comme pour me stimuler, alors que j'en termine avec le cinquième col du jour. Dans la descente, les pâturages cernent une route en fort mauvais état dans les Gorges de l'Arondine, au bas desquelles je débouche sur la Nationale qui va de Chamonix

à Albertville. Je suis cette belle route jusqu'à Ugine, mais un brusque crochet à gauche m'engage sur le sentier de chèvre de la Forclaz de Queige, raide et sinueuse pente d'où l'on découvre sur le petit braquet les usines d'Ugine noyées sous leurs fumées, puis plus haut, des pâturages. Du sommet, j'aperçois le splendide massif du Mont-Blanc. J'ai recouvré en bonne partie mon allant, la défaillance de la Colombière n'était sans doute qu'un coup de fringale. J'amorce une descente difficile jusqu'à Queige où je fais pointer mon carnet, puis la descente devenue facile me conduit vers Albertville. De là, je fonce sur Moûtiers, en admirant au passage une ruine médiévale ayant fière allure, puis sur Bourg-Saint-Maurice. La pluie a fait place à un temps nuageux clair, très frais, et malgré la route en faux plat ascendant, je parviens à Bourg sur le 50 x 17 assez fringant, non sans jeter de temps à autre de brefs coups d'oeil sur la vallée de la Tarentaise au fond de laquelle coule l'Isère.

2ÈME ÉTAPE : L'HIVER.

Le lendemain, après un déjeuner rapide «aux aurores», je nettoie un peu ma machine, et surtout, je lubrifie câbles et ressorts car la journée s'annonce dure avec les deux «géants» au menu : Iseran et Galibier. Dès la sortie de Bourg, juste après l'envoi d'une carte postale depuis Seez, je crève : cela devient une habitude en début d'étape ! Heureusement, cette fois ma femme n'est pas loin, et je change rapidement de roue, puis je m'engage dans une vaste vallée glaciaire au fond de laquelle je longe le lac de Chevril ceinturé par le barrage de Tignes. Je crois me souvenir que l'ancien village de Tignes se trouve là, sous les eaux ... Quelques tunnels me rappellent ceux du Lautaret du B.R.A. 67 et de contre-pentes en raidillons, j'atteins Val d'Isère. Il existe ici, même en plein été, une animation de station de ski, et d'ailleurs je repère le magasin de sports des soeurs Steurer en traversant le village.

Le temps est nuageux, plombé, très frais, et le paysage que je découvre depuis un moment est grandiose, fait de pans formidables de roches mangés par les glaciers. Je me sens minuscule dans cet univers minéral ... Plus haut, j'ai la révélation qu'il gèle (vers 2500 m) car je vois l'eau du ruisseau qui courait naguère à ma rencontre s'épaissir, blanchir, hésiter entre le solide et le liquide ! Je grimpe pourtant en maillot et cuissard sans ressentir les morsures du froid, tant la pente me tient en haleine. Au sommet (alt. 2770 m ; km 46 de l'étape), je fonce cependant au chalet tout proche ; un thermomètre indique - 6° : c'est l'hiver en plein été ! Je suis malgré tout heureux, car j'ai vaincu bravement le toit de mon raid.

Après avoir enfilé maillot à manches longues, imper, bonnet de laine, gants complets, j'enclenche le 50 x 15 et file dans la descente, mais, très vite, je prends peur car mes doigts s'engourdissent de froid et ma force diminue pour actionner les freins. Je fais ainsi plusieurs kilomètres assez crispé, mais, l'altitude diminuant, la température redevient comparativement douce, et le paysage lunaire du sommet fait place à une maigre végétation de montagne. J'avais étudié la carte et le profil, et j'avais imaginé me glisser sans aucun effort jusqu'à Saint-Michel de Maurienne, me couche sur ma machine qui avance à une vitesse désespérante. Les kilomètres passent lentement, les rafales m'épuisent, je ne descends pas l'Arc comme une flèche !!! A Saint-Michel, ma femme m'attend avec un petit repas impromptu : il est le bienvenu car je suis «cuit» et attaquer le col du Télégraphe ainsi serait insensé. Le petit en-cas dévoré, je repars plus solide, et le moral revient, surtout après m'être aperçu qu'Éole est allé jouer ailleurs.

L'ascension du Télégraphe se fait dans l'euphorie, et le Fort qui surplombe la route et domine toute la vallée de la Maurienne ne résiste pas longtemps à mes assauts sur le 26, puis 22, et enfin 19 dents. J'atteins Valloire à 15 h 15 décidé à en découdre dès le pointage fait. Le Galibier sera autrement coriace, défendu au-dessus de Plan Lachat par de fantastiques murailles rougeâtres dignes de celles de Jéricho. Pour l'heure, je mouline dans l'alpage après avoir dépassé quantité de chalets hospitaliers d'où s'égayent des colonies de vacances ; après Plan-Lachat, toujours sur le 42 x 30, j'amorce les lacets très secs, et le froid intense descend à ma rencontre, tandis que j'admire les névés nichés au creux des parois abruptes. A la cote 2556, après m'être équipé comme pour le pôle, je franchis le tunnel ovoïde dont tous les vrais randonneurs connaissent bien l'existence, puis je négocie les virages de la descente, en saluant au passage le Monument Desgrange, père du Tour. L'imper claque au vent comme la voile d'un catamaran qui vire de bord, et par-delà la route du Lautaret, j'admire le glacier de la Meije, glacier carré que je quitte des yeux

pour franchir le col du Lautaret sur le grand braquet. Ensuite, c'est la traversée d'une portion abominable de route défoncée avant le tunnel du Rif Blanc. Je poursuis une longue descente facile vers Briançon au milieu des prairies en fleurs et des chalets de montagne. J'atteins la cité la plus haute d'Europe vers 18 h 15, heureux quoique fatigué, mais ce n'est que vers 20 h que, complètement démoralisés, nous trouvons, hors de la ville, un havre où nous dînons avant de sombrer dans les bras de Morphée.

3ÈME ÉTAPE : LE PRINTEMPS.

Tôt le matin, je pratique un peu de spéléologie dans l'hôtel pour récupérer ma bicyclette à la cave, et comme tout dort, je suis contraint de sortir avec elle par une fenêtre.

Le ciel est très dégagé, mais l'air très vif comme sur la Côte Basque en avril. Dès le départ, j'aperçois la Haute-ville de Briançon dont les fortifications sont l'œuvre de Vauban, et où les rues sont partagées en leur milieu par un ruisseau de 20 cm de profondeur ! Hier soir, en voiture, nous pestions contre ce dédale plein d'embûches...

A la sortie de la ville basse commence le prestigieux Izoard qui se montre débonnaire tout au début, mais qui ne tarde pas, plus haut, à justifier sa belle réputation. Dans l'air immobile se dressent à mi-pente, de magnifiques mélèzes qui me feront escorte presque jusqu'au refuge Napoléon. Sur les talus, une intense floraison s'épanouit de lacet en lacet. La pente est raide, mais je me sens fort et souple et le panorama qui s'offre à mes yeux est splendide, éclairé par un soleil radieux. Si, dans les Alpes, les «tarif» minimum est souvent de 15 kilomètres d'ascension, l'ampleur des paysages est une large compensation aux efforts consentis.

Je m'arrête au refuge Napoléon pour un pointage et pour acheter quelques cartes postales. Un kilomètre plus haut, je fais une nouvelle halte courte pour m'alimenter et me vêtir chaudement. Le soleil levant donne une lumière rasante qui allonge les ombres et me confère une allure de «géant de la route» en ce haut-lieu du Tour de France.

Dans la descente, je découvre immédiatement la Casse Déserte et ses éboulis fameux. Ici, peu de végétation, c'est le chaos d'où surgit ça et là un conifère ... Je freine et m'arrête devant la stèle Fausto Coppi, érigée par les lecteurs du journal «l'Équipe», et je me recueille un bref instant devant l'image de ce grand sportif.

Puis je poursuis ma route d'un lacet à l'autre, accompagné par une haute futaie de mélèzes à travers laquelle pénètrent les rayons d'un joyeux soleil. Je me sens heureux, sûr de moi, et au terme d'un «schuss» prodigieux, j'atteins Arvieux à 80 kilomètres à l'heure, puis Guillestre. Au bas d'une descente étourdissante, je traverse un marché très achalandé, puis sans transition, me voici dans le col de Vars : les heures se suivent et ne se ressemblent pas car je suis tout de suite à l'ouvrage sur le braquet minimum, et ce, durant quatre ou cinq kilomètres, puis alors que je découvre par degrés de magnifiques perspectives de haute montagne, la pente se fait plus douce. De gracieux chalets disposés dans l'alpage m'indiquent que je traverse le village de Vars et ses satellites.

Le temps est superbe, la cadence est ferme : à ce train-là, je ne manque pas d'arriver au Refuge Napoléon où je pointe, puis après trois kilomètres, d'ascension supplémentaires, j'atteins le sommet, et je rencontre Jo Routens en vacances, qui vient de gravir l'autre pente de Vars.

Il est 11 h 15 ; tout en bavardant, je me restaure sur l'aile de la voiture, j'enfile imper et jambières, et après avoir salué le grenoblois, je plonge dans la vallée de l'Ubaye, de courbe en ligne droite, poursuivi par l'Escort jaune jusqu'à Barcelonnette.

Je m'engage dès la sortie de la ville dans les Gorges du Bachelard, vallée torrentueuse en V, très étroite, où la chaussée a souffert des rigueurs climatiques. Le cadre est sauvage et très pittoresque, la route sinuant au fond d'une immense tranchée... Au bout de 15 kilomètres, la vallée s'évase et quelques bos-

quets d'épicéas garnissent les pentes arides des monts qui cernent l'échancrure finale située à 2326 m d'altitude. Le soleil resplendit dans l'azur où naviguent quelques cumulus. Au sommet, je m'alimente un peu (car la réussite d'un raid passe obligatoirement par l'estomac) et je soigne la plante de mes pieds échauffée par quelques 20 kilomètres de pression rythmée sur les pédales, et par une température qui s'élève à mesure qu'on approche des rivages méditerranéens.

Dans la descente, les lacets superposés obligent le cycliste et ses suiveurs à un enchaînement de réflexes très précis, tant les virages sont serrés et rapprochés les uns des autres... Cependant la route se rectifie un peu et je desserre à nouveau les cale-pieds à Entraunes pour un pointage, puis à Saint-Martin d'Entraunes pour y déposer une carte postale. Le temps est magnifique, enluminant les monts arides qui annoncent la Haute-Provence. Je sens que je «marche» et, de ce fait, le moral est excellent. Il est 15 h 55 et peu après la fin d'une descente sans histoires le long du Var naissant près du col de la Cayolle que je viens de vaincre, j'atteins le pied du dernier col de la journée, le Valberg qui grimpe à 1700 m d'altitude.

La route est splendide, au double point de vue du revêtement asphalté et du paysage ; aussi loin que porte le regard, les bois verdoyants s'étalent et seule la saignée d'une voie montagnarde qui serpente vers la station de ski me guide pour la suite. A cette heure, je mouds du 42 x 30 car le pourcentage est respectable, et la chaleur forte encore. J'arrive à 17 h 55 à Valberg, où m'a précédé mon épouse pour chercher un gîte pour passer la nuit, l'expérience de Briançon nous ayant servi de leçon. Ici les tarifs sont ceux des grandes stations très élégantes, c'est-à-dire, très élevés. Mais nous faisons un excellent repas, et le «plat du jour» ayant été garni de 4 grands cols, tout s'oublie dans un sommeil réparateur, après un ultime coup d'œil à la chaîne des monts qui s'évanouit dans la brume.

4ÈME ÉTAPE : L'ÉTÉ.

Dès potron-minet, et comme d'habitude (mais jamais de nuit), je m'affaire autour de ma bicyclette, prépare mon bidon, procède à un massage des jambes et des reins. Par la fenêtre du studio, j'aperçois un immense panorama de monts bleutés par l'ombre nocturne, et, du côté de l'orient, l'astre du jour, qui dispense sa lumière avant d'inonder généreusement la Terre de sa chaleur.

Je prends le départ dans ce cadre majestueux, et gagne Bueil par une route facile avant de m'engager dans les Gorges du Cians : terrifiantes et magnifiques Gorges du Cians ! Imaginez un toboggan taillé dans des schistes rouges qui suintent, d'abord en surplomb, puis au niveau d'un torrent impétueux qui projette une poussière liquide, sinuant durant 25 kilomètres avec des étranglements appelés «petite clue» ou «grande clue». L'effet est fantastique, la descente dans ce canyon, dantesque... A la longue, l'enchaînement des virages fatigue les réflexes et vous amène à douter de vos capacités, à slalomer plus avant. La roche pourpre fait place plus bas au calcaire plus friable dans lequel le torrent a taillé plus largement, et j'aperçois au détour d'une courbe, un pêcheur en cuissarde qui guette la truite si vive qu'elle peut remonter pareil courant !

Enfin nous débouchons, cycliste et automobilistes, sur la N 202 de Puget-Théniers, éreintés et émerveillés. Une petite séance de strip-tease prélude à une chevauchée le long du Var que je descends, bride abattue sur le 50 x 15. Le soleil m'accompagne dans ma course vers le Pont de la Mescla que je dépasse malencontreusement de 7 kilomètres. De retour au Pont de la Mescla, je chemine maintenant sur le 42/17 puis 19 dents dans une vallée ascendante (celle de la Tinée) puis aborde bientôt le pied du col Saint-Martin. Le début, s'annonce très dur, sous l'ardente caresse d'un soleil provençal, et pourtant, si la fournaise se confirme plus haut, la pente s'adoucit pour me permettre l'emploi du 25 dents ; je me sens bien, j'ai l'intime conviction que maintenant, rien ne m'empêchera d'aller au bout. A Saint-Dalmas Valdeblore, je fais pointer mon carnet de route en apprenant la signification de Valdeblore (val de pleurs), lointaine survivance des sévices d'un «Barbe-Bleue» local qui affamait sa femme (Bramafan : brame de faim, autre vallon proche de ce lieu). J'atteins bientôt le sommet du col Saint-Martin qui s'élève à 1500 m d'altitude et qui est un rendez-vous de skieurs, l'hiver. Pour l'heure, je dévale sous un ciel superbe et au milieu des sapins, vers Saint-Martin Vésubie.

Il est près de midi quand, après m'être soigné les pieds et le séant avec pommade et talc tellement il fait chaud, j'aborde les premiers lacets du col de Turini. Quoique physiquement et moralement armé, je vais connaître un calvaire au cours de cette ascension dans une étuve.

Le climat méditerranéen se fait de plus en plus sentir dans sa sécheresse. J'ai aperçu tout à l'heure des oliviers, et la montée s'effectue maintenant dans un décor très beau, au milieu de chênes-lièges et de cigales dont les stridulations ne me quitteront plus. Je ruisselle de sueur, la casquette blanche au ras des yeux, un mouchoir humide glissé à la volée sur la nuque par mon épouse au sortir d'un virage... Je scrute comme tous les montagnards une hypothétique échancre qui trahirait le sommet du col, mais la végétation est très dense, et quinze kilomètres d'agonie m'amènent enfin, dans l'air vibrant de chaleur, à la cote 1607 m, sommet du Turini, où je fais pointer mon carnet, puis me restaure à 13 h 30 en compagnie des miens sur un talus.

Je repars une demi-heure plus tard, mais léger contretemps, je brise le câble de mon dérailleur en passant le grand plateau. Je répare calmement, puis les forces reconstituées par l'alpage champêtre, je file vers ce que je crois être la descente, et qui n'est autre que la route en faux-plat vers Peira-Cava. Au bout de six kilomètres, j'ai un doute, je consulte la carte, j'ai compris... Je reviens au Turini pour cette fois plonger vers Sospel, au terme d'une descente très sinueuse, où les arbres, les cultures en terrasses, attestent que nous approchons des rivages de la «Grande Bleue».

Complètement ressuscité, j'attaque en compagnie de deux enfants qui jouent aux coureurs, le col de Castillon, facilement enlevé sur le 42/22. Au sommet, j'ai un choc émotif intense : une vaste étendue uniforme se distingue au loin, que je confonds d'abord avec le ciel, puis que j'identifie comme étant... la Méditerranée !!! Quelle joie de revoir la mer si bleue, si calme, après la houle d'une longue route de montagne ! Le soleil incendie tout tandis que je franchis le Viaduc du Caramel où le goudron se ramollit ; j'ai les membres et le front bronzés comme un Andalou, mais n'ai d'yeux que pour Menton qui étale sa végétation africaine, et pousse l'exotisme jusqu'à couvrir le chef des gardiens de la paix d'un casque colonial.

Après 17 h 15, le timbre humide apposé sur le carnet, je quitte les rivages enchanteurs pour aborder la Grande Corniche qui mène à la Turbie. Tout va bien, malgré un trafic routier intense, et j'admire au passage de somptueuses villas bordées de palmiers, les aloès tentaculaires, puis à mesure que je m'élève au rythme du 42 x 22, je découvre un panorama maritime d'une ampleur et d'une beauté merveilleuses. La rade de Villefranche puis le Cap-Ferrat apparaissent, enfin au détour du chemin, se campe soudain le Trophée des Alpes, célèbre monument romain, «mon» Trophée après tant de luttes, de difficultés vaincues une à une; de souffrances endurées à certains moments... Comme l'Empereur Auguste, je pénètre le front haut dans la Turbie où j'effectue l'avant-dernier pointage à 18 h 10.

Plus loin, après le col d'Eze, en pleine vitesse sur le grand braquet, je dévale vers le but du voyage, que soudain je surplombe du haut d'une corniche : Nice est là, dans un décor de rêve, au pied de la montagne, et au bord de «mare nostrum». Je me sens fatigué certes, mais «cyclistement» costaud et, tandis que je perds de l'altitude, je revois en un flash-back fulgurant, des images des journées précédentes. Je revis en un instant un condensé de l'aventure montagnarde la plus formidable qu'il m'ait été donné d'accomplir et que ne n'oublierai pas de sitôt.

Je pointe une ultime fois dans l'avenue des Diables Bleus à Nice, à 18 h 40. Je charge mon vélo sur l'Escort dans le soir tombant afin de quérir un hôtel, la tête pleine des visions de la journée, un peu triste pourtant qu'une telle aventure merveilleuse soit déjà finie : 770 kilomètres de montagne jalonnés par 19 cols et marqués par une élévation totale de 15.198 m, effectués en 84 heures juste, soit environ 4 étapes de 200 kilomètres.

J'ai certes la conviction d'avoir accompli une randonnée sportive difficile, où le muscle et le nerf sont sollicités généreusement, mais où l'esprit est resté constamment le témoin des paysages traversés, et aussi le contrôleur attentif de ce muscle et de ce nerf, tantôt prostrés, tantôt euphoriques ... C'est dire que j'ai respecté l'éthique cyclotouriste dans ce qu'elle a d'essentiel.

Le lendemain, je retrouvais mon camarade de club, Graciet, qui avec 24 heures de décalage, avait lui aussi réussi son test montagnard, éprouvé les mêmes joies ou les mêmes peines, et c'était bon de se confier à un cycliste qui comprenait si bien ce que les mots signifiaient !

Francis SAUZEREAU

MAUVAIS DEBUTS

par René LORIMEY de VILLEURBANNE (69)

1935 représente un tournant de mon existence qui était pourtant bien courte à cette époque-là. Je ne l'ai bien sûr compris que longtemps plus tard, lorsque mes pérégrinations cyclotouristiques m'eurent conduit au fil des années dans presque tous les massifs montagneux de notre vieille Europe. C'est cette année-là que je fis mes débuts dans le tourisme à bicyclette. Je venais de réussir à décrocher brillamment (hum !) mon certificat d'études, et mon père m'avait offert mon premier vélo d'homme ! un horrible engin, tout juste bon pour aller à la pêche sur les bords du Rhône, mais qui me parut à l'époque à l'avant-garde de la technique. Pensez donc ! Il suffisait de retourner la roue arrière pour grimper les côtes avec un pignon fixe exactement comme les champions du Tour de France (le dérailleur n'y fut autorisé qu'en 1937). Je leur vouais une grande admiration aux Géants de la Route et, en secret, j'ambitionnais de leur succéder ; Leducq, Magne, Vietto étaient mes préférés, le premier pour sa carrure athlétique, le second parce qu'il était Auvergnat comme mon grand-père et le troisième pour sa jeunesse. J'aurais tout aussi bien admiré Vélocio pour ses belles moustaches mais je n'en avais, bien sûr, jamais entendu parler.

En attendant de songer aux Galibier, Tourmalet, et autres Aubisque, je lorgnais avec convoitise vers le mont THOU, un modeste sommet dépassant à peine 600 m. dans le massif des Monts d'Or Lyonnais. Ce mont Thou, on pouvait le voir de tous les coins de Villeurbanne qui, mis à part ses fameux gratte-ciel, n'avait pas encore connu l'invasion bétonnière ; en certains endroits, il y avait encore des vaches.

Je savais, pour y être déjà monté en voiture, qu'une route conduisait jusqu'au sommet et je me souvenais même par où il fallait sortir de Lyon pour prendre cette route ; connaissance appréciable qui m'éviterait de demander aux agents de police mon chemin. Ils m'effrayaient beaucoup avec leurs grosses moustaches, ces agents de police, et ils avaient un peu tendance à voir dans chaque galopin en vadrouille, un chenapan en puissance.

Grimper à vélo là où j'étais déjà monté en voiture était devenu ma grande préoccupation. J'en parlais discrètement à Albert, un copain de mon âge qui n'avait jamais vu de montagne de près et qui fut tout de suite enthousiasmé par ce projet.

Ce fut un jeudi après-midi que l'on partit pour notre expédition avec la foi qui soulève les montagnes, alors qu'il nous aurait plus simplement fallu l'entraînement qui permet de monter dessus. J'étais donc juché sur mon racer flambant neuf, et Albert sur une bicyclette de grande fille dont sa mère s'était servie avant 1914. Je ne sais pourquoi, je pensais à Don Quichotte et à Sancho Pança dont on nous avait lu les aventures à l'école, et, en toute modestie, Don Quichotte, c'était moi. Pour tout arranger, nos parents toujours si circonspects sur nos sorties, s'étaient montrés ce jour-là fort peu curieux : «Je sors avec Albert», avais-je dit aux miens. «Je sors avec René», avait-il dit aux siens. Leur seule réponse fut «N'allez pas trop loin, il va pleuvoir».

La traversée de Lyon ne nous posa aucun problème et, dès les premières pentes des Monts d'Or qui commencent dans les faubourgs Nord de la ville, je voulus expérimenter mon pignon fixe. Le résultat fut des plus décevants. Après un quart d'heure de vains efforts, je dus renoncer à faire tourner cette diablesse de roue arrière et me contenter de ma roue libre comme tout le monde, non sans m'être pincé les doigts et

maculé de cambouis jusqu'aux poignets. Puis la prophétie paternelle se réalisa, il commença à pleuvoir, mais il était écrit que rien ne nous arrêterait. Passé Saint-Didier, le dernier village, la belle route goudronnée se transformait en route en terre qui tournait bien vite au chemin de char à mesure que l'on approchait du sommet, et comme la pluie redoublait d'ardeur, je vous laisse imaginer l'état dans lequel nous étions à une époque où le bon nylon dont on fait les pèlerines était encore un projet de laboratoire.

Albert finit par émettre l'idée de faire demi-tour. D'un geste qui se voulait théâtral, je lui montrais la grande croix de pierre qui dominait le sommet en clamant : «Tu crois qu'il n'aurait pas voulu faire demi-tour celui qui est mort là-dessus». Albert, que ses parents élevaient dans la plus stricte irrégion ne comprit pas grand-chose à cette proclamation, sinon qu'un homme avait dû mourir là-haut, au sommet du mont Thou, un jour de pluie, et que s'il ne voulait pas passer pour une mauviette, il devait courir le risque de subir le même sort.

Il y avait à cette époque, au sommet du Mont Thou, un vieux fortin désaffecté et transformé en auberge (aujourd'hui, il y a un radôme). Nous finîmes par y arriver - je devrais dire : y échouer -. A l'intérieur brûlait un bon feu de bois, et comme nous étions assez riches pour nous offrir une bouteille de limonade, il ne restait plus qu'à entrer et se faire sécher.

Et le temps passa. Il passa beaucoup trop au gré de la tenancière qui finit par s'inquiéter et nous poser des questions sur notre équipée et sur notre provenance.

Quand nous l'eûmes renseignée, elle jeta les hauts cris : «Mais, petits malheureux, il est 7 heures, dans une heure, il fera grand nuit ; rentrez vite chez vous !» A cette révélation, nos cheveux se hérissèrent de terreur ; sept heures du soir, l'heure limite admise par nos parents pour rentrer à la maison. Dans quelques minutes, ils allaient commencer à s'inquiéter, et bien entendu, personne ne savait où l'on était. Notre retour ressembla plutôt à une débâcle. Pour commencer, je manquais un virage et je n'évitais la chute que grâce à la complaisance d'un buisson fort bien placé. Albert s'enlisa dans une ornière. La nuit vient, et comme de juste, ma dynamo me refuse tout service, ce qui me valut quelques sarcasmes de la part d'Albert qui avait au moins l'excuse (si l'on peut dire) de ne pas, avoir d'éclairage ; ... et il pleuvait toujours.

Je vous laisse imaginer notre arrivée à la maison. Tout le quartier en alerte et tous nos voisins prêts à partir à notre recherche. Monsieur Gaston, le seul à posséder une voiture, était déjà au volant pour aller alerter la Police ; Monsieur Joseph parlait de lancer son chien sur notre piste, un brave corniaud perclus par l'âge et dont le flair se limitait tout juste à distinguer sa pâtée de celle des poules. Monsieur le Curé et Mademoiselle Estelle (une vraie terreur à la carrure de Cuirassier) qui brandissaient la satanique menace croyant que j'avais chargé ma conscience d'un horrible mensonge en disant à mes parents que j'étais allé au patronage. En réalité, je n'avais pas dit de mensonge, mais seulement omis de dire la vérité, ce qui n'était justiciable que du Purgatoire. Ouf ! Je l'avais échappé belle ! Il y avait aussi Monsieur Gustave qui avait décroché fusil de chasse et cartouchières, je me demande encore dans quel but ? Enfin, l'irascible Père Benoît, ennemi juré de la nouvelle vague, vociférant qu'il fallait fesser, fouetter, etc... et «dresser le poil»... et de citer pour mémoire les «torgnioles» que lui avait administrées, dans un lointain passé le Grand'père Benoît.

Je l'avais d'abord admiré, ce Père Benoît. Ne m'avait-il pas dit qu'il avait fait le Tour de France, mais le jour où j'appris que c'était celui des Compagnons Serruriers, je n'éprouvais plus pour lui qu'un mépris condescendant.

Ce fut malheureusement à son avis que nos parents se rallièrent. On l'avait bien mérité, mais le plus humiliant, ce furent les quolibets de nos voisins qui ne se privèrent pas d'épiloguer pendant toute une semaine sur l'état de nos fesses doublement tannées par le cuir de la selle et la poigne paternelle. Et c'est ainsi que par un mauvais jour de Mai 1935, la larme à l'oeil et le postérieur douloureux, j'ai découvert les «joies» du cyclotourisme.

UN FAMEUX COUP DE POMPE (CERBERE - HENDAYE)

Parti de bon matin de la Gare de Cerbère avec un vent assez violent, que l'on appelle la Tramontane. Je longe donc la côte Vermeille ; beau panorama, files de voitures interminables d'Argelès-sur-Mer jusqu'à la frontière espagnole. La chaleur est torride. Le flot des vacanciers s'allonge au fur et à mesure que je m'éloigne de la côte.

Après Prades, les difficultés vont surgir jusqu'à Mont-Louis, puis Bourg-Madame passé, c'est le col de Puy-morens. Montée régulière jusqu'au sommet, descente rapide sur l'Hospitalet et Ax-les-Thermes, parcours vallonné jusqu'à Tarascon-sur-Ariège : curiosité de la ville, l'horloge est juchée sur un monticule. Au sortir de cette ville, c'est la montée du col de Port. Arrivé au sommet, il y a du monde - sociétés de musique - et un nombre incalculable de voitures. Ensuite, descente sur Massat. De Massat à Saint-Girons, on longe les Gorges du Ribaouto où la fraîcheur est toute relative. Saint-Girons dépassé, on aperçoit à l'horizon le col de Portet d'Aspet. Dès les premiers lacets, on rentre dans le vif du sujet. Quel plaisir d'escalader de bon matin ! Malgré la sévérité de cette escalade, il fait bon respirer à cette altitude. Au sommet, on découvre un magnifique point de vue qui vous récompense de vos efforts. Descente rapide sur Henne-Morte. Après la montée du faux col des Ares, c'est la descente sur Luchon. L'ascension du col de Peyresourde sera dure, car la chaleur est suffocante.

A mi-col, je remonte un cyclo allemand en difficulté pour la bonne raison qu'il est trop chargé à l'arrière ; après un échange de politesses et quelques mots aimables, je le quitte pour poursuivre mon ascension qui est assez pénible à cause de la chaleur. Au sommet, je rencontre des touristes Belges qui me prennent en photo et qui me souhaitent bon courage : j'en ai besoin !

Descente du col de Peyresourde très rapide et arrêt pour prendre un rafraîchissement à Arreau. Attaque du col d'Aspin sous un soleil de plomb. Au sommet, on aperçoit à l'horizon, le géant des Pyrénées, le Tourmalet. Dans la descente à travers la sapinière, il fait bon humer l'air frais ; et voici Sainte-Marie de Campan, lieu légendaire qui rappelle au cyclo que je suis en toute modestie qu'un certain Eugène Christophe s'y est illustré dans le Tour de France. Je ne manque jamais d'aller me recueillir devant la plaque relatant l'exploit du vieux gaulois.

Après cette visite, il faut penser à poursuivre ce raid. Début de l'ascension d'j Tourmalet, assez pénible jusqu'à La Mongie. Là, je subis une défaillance qui compte dans la carrière d'un cyclo. Je n'ai plus de force dans les jambes ; je crois bien que le raid est perdu. Après des difficultés, je parviens au sommet. Je continue, malgré ce handicap. J'arrête donc à Barèges, à l'hôtel où, en espérant qu'après une bonne nuit de repos, je pourrais récupérer. Hélas, je n'arrive pas à dormir, et impossible de manger et de boire ! Je pense avoir subi une insolation.

Donc le lendemain, je repars toujours, je ne peux toujours rien avaler mais je continue quand même. Je rencontre un cyclo qui participe au Tour de France randonneur qui est d'Abbeville, assez chargé, et qui me dit ne pas être en avance. Je longe le Gave de Pau, Argelès-Gazost, Arrens. C'est le début du col du Soulor, assez dur dans ce sens ; le long du cirque du Litor, les traditionnelles vaches, au sommet du col d'Aubisque.

Puis c'est la descente sur Gourette, et ensuite Laruns où je m'arrête n'ayant pas mangé depuis la veille. Un remède efficace me permet de repartir le lendemain en meilleure forme, mais hélas, le temps est changé : pluie et brouillard se succèdent. J'ai beau appuyer plus fort sur les pédales, le retard accumulé la veille ne me permet pas de rattraper le temps perdu. Je continue pour l'honneur, car étant en dehors des délais, je pouvais aussi bien arrêter. J'ai donc décidé de continuer, arriver au terme de ce voyage ; j'ai pu me rendre compte, au cours de ce raid, qu'il ne faut pas crier victoire avant d'avoir franchi le terme de la randonnée.

Comme disait le Baron Pierre de Coubertin : «L'important, c'est de participer, et non de gagner».

BREVET PREALPIN (ORGANISATION T. C. S.)

par Fièvre MEUNIER de d'Huisson Longueville (91)

AIGLE. 7 h. Départ tarif dû à un garage d'hôtel fermé malgré les assurances formelles faites la veille par le patron. Enfin, il va falloir pédaler ferme mais avec une route encombrée plus longtemps.

La gendarmerie étant fermée, il me faut trouver un commerçant pour le contrôle, chose assez difficile en ce Dimanche matin. Dûment pointé, je me dirige sur mon itinéraire ; le temps semble vouloir se déga-ger après les brumes matinales ; immédiatement, je suis dans le vif du sujet : au milieu de forts beaux vignobles, la route, d'un excellent revêtement s'élève en lacets, mais sans aucun point de repère kilomé-trique en dehors des téléphones S.O.S.

Le soleil commence à percer et, les efforts aidant, il fait chaud. Sur l'autre versant des gorges, on dis-tingue la ligne de chemin de fer montant au Sepey, parcours semblant assez impressionnant. Lentement, la vallée devient plus profonde, le paysage change ; finies les vignes, les bois prennent la place ; route très calme, seuls quelques écureuils fuient dans les arbres à mon approche.

Plus haut, la route à demi couverte laisse de belles échappées sur le Roc d'Orsay alors que les premiers vrombissements des motos commencent à se faire entendre, gymkhana infernal de ces bolides déferlant tous phares allumés malgré l'heure. La traversée du Sepey effectuée par une rue très étroite, la route s'élève brusquement en quelques lacets bien appuyés pour gagner les alpages ; enfin, le Col des Mosses est là, très large, où s'engouffre un fort vent frais venant du Nord.

Après un court arrêt pour le contrôle, je me lance dans la descente, très rapide dans cette première partie boisée, malheureusement, la pente se ralentit et le Défilé de la Serine étant très étroit, le vent violent de face m'oblige à un pédalage soutenu.

Le gros bourg de Bulle marque un virage dans mon parcours ; Éole m'est favorable pour prendre le chemin vers Broc ; pente sévère dès la sortie du village mais au sommet, belle récompense : le superbe lac de Montsalvens que l'on contourne ; une bonne descente, et voici une longue vallée ; je roule (enfin) convenablement sur cette partie plate. A la sortie de Jaun, la route très étroite, est très encombrée par les voitures ; le col s'annonce difficile et ma lente progression n'arrange pas les choses. Le croisement est, par endroits, impossible, tel ce pont où un autocar me frôle et continue en jouant du klaxon dans chaque virage. Le sommet du Jaunpass se présente dans un beau décor boisé, mais littéralement envahi de tou-ristes motorisés.

Contrôle rapidement effectué, je recherche un endroit pour me ravitailler et me reposer quelques ins-tants. L'endroit idéal est trouvé au début de la descente : un banc, une table d'orientation, un point de vue dans un calme parfait. Je ne puis pourtant rester trop longtemps, d'autres difficultés m'attendent et le ciel se couvre de gros nuages assez menaçants ; je plonge sur cette route, toujours étroite, longeant un ravin assez profond.

A Zweisimmen, alors que la route grimpe lentement, la pluie fait son apparition et semble vouloir m'ac-compagner dans le reste du parcours si j'en juge par l'horizon complètement bouché. Le pointage de Saanen vers 14 h 20 me pose quelques problèmes : tout est fermé ; enfin un pompiste obligeant accepte, après un dialogue difficile (je suis dans le canton de Berne, et il ne parle que l'Allemand) de m'apposer le précieux cachet sur ma feuille de route. Gstaad, la pluie a cessé et le vent favorable me pousse bien dans cette large vallée parcourue rapidement sous un ciel de plus en plus sombre...

A nouveau, la route s'élève au milieu d'une forêt de sapins après lesquels s'accrochent les nuages ; même le plus petit braquet me semble trop grand, les hectomètres sont longs, longs ... C'est la défaillance,

le moral flanche. Que suis-je venu faire ici ? Où sont les routes faciles de la Beauce ? Je songe aux randonnées alpestre d'il y a ... 17 ans ! aux montées relativement aisées de Vars, Izoard, Iseran, d'un certain «Méditerranée-Léman» ; ces pensées moroses ont tout de même eu le mérite de me faire arriver au col du Pillon au moment où l'orage éclate.

Peu de regards à accorder au paysage ; le glacier des Diablerets est invisible, les rares voitures passent phares allumés et dans des gerbes d'eau. Trop courte descente (4 kms) qui ne me permet guère de récupérer avant l'attaque du dernier «os» au menu, et également le plus haut : 1732 m (le Col de la Croix). La route semble récente, d'un revêtement impeccable ; deux larges lacets permettent d'admirer les jolis chalets de bois disséminés au fond de la vallée.

La pente est régulière, il fait frais et malgré le brouillard pénétrant, je transpire abondamment en grignotant l'asphalte, les yeux fixés sur un groupe d'arbres qui, je pense, marquent le sommet du col. Un dernier virage et j'entrevois le chalet, «en danseuse», j'arrache les derniers mètres, ce qui doit tromper trois touristes frigorifiés sur mon état de fraîcheur car ils m'encouragent fortement.

Un peu de faux plat sur le versant Sud avant d'entreprendre la longue descente vers le Rhône. La station de Villars, dans la bruine, est vite dépassée pour retrouver la plaine à trois kilomètres de l'arrivée ; qu'ils seront longs, d'ailleurs, ces kilomètres dans le vent et les voitures remontant vers Lausanne, avant de pouvoir retrouver mon contrôleur du matin ; il est 18 h.

Heureux d'avoir pu, grâce à ce nouveau brevet, ajouter quatre nouveaux cols à mon actif et d'atteindre le chiffre de 145 ; évidemment, ce n'est pas un record, mais pour un parisien éloignée depuis plusieurs années des routes montagneuses, cela représente une certaine performance, et la joie d'avoir pu vaincre de nouveaux sommets.

Pierre MEUNIER

EXISTE-T-IL UNE RACE DE GRIMPEUR ?

par Pierre DUBOCS de Mazamet (81)

On est toujours surpris de voir certains cyclistes qui se déplacent avec facilité sur le plat, peiner plus que d'autres quand il s'agit de grimper une longue côte ou un col. Par quel miracle est-on «grimpeur» ? Suffit-il d'être un petit gabarit pour être classé dans cette catégorie ?

Les lois de la mécanique théorique nous apprennent que sur le plat, le poids que doit porter un cycliste n'a presque pas d'importance. Compte tenu du coefficient de roulement, il intervient pour moins de 2%. Si on compare un cycliste qui pèse 80 kg avec un autre de 60 kg, l'effort supplémentaire du premier représente moins d'un kg ; mais comme il doit avoir des jambes plus puissantes, il tire avec aisance cette charge supplémentaire.

Par contre, plus la route s'élève, plus le pourcentage de la charge à entraîner augmente. Ici, la force musculaire des jambes des deux cyclistes n'est plus comparée directement ; elle intervient par rapport à la charge à grimper. C'est-à-dire que deux cyclistes de poids différent doivent monter aussi vite si le rapport poids-du-cycliste/puissance-des-jambes est le même pour les deux.

Autrement dit : si le plus léger de nos deux cyclistes exerce une force de 12 daN (un decaNewton égale un peu moins d'un kg) sur les pédales et pour une pente donnée, l'autre doit appuyer avec une force de 14 daN, avec la même cadence de rotation des jambes, si il veut monter aussi vite. Cela est possible puisque le poids lourd est plus puissant et que son poids ne doit pas le gêner pour avoir la même cadence de rotation ; cette dernière dépend de la souplesse et de l'entraînement.

Malheureusement, l'expérience ne semble pas confirmer que seul le poids du cycliste (charge minimum à grimper) permet d'être meilleur grimpeur, à force égale sur le plat.

QUELQUES EXEMPLES :

Pour monter de Luchon à Superbagnères contre la montre en 1962, le grimpeur Bahamontès a mis quinze minutes de moins que Vannisten, le rouleur. Cet écart se retrouvait souvent dans les cols. Pourtant ce dernier coureur était plus léger que le réputé grimpeur et il roulait au moins aussi vite sur le plat.

Dans un même club cyclo, en 1973, il y a deux dames qui roulent à peu près pareil sur le plat ; elles ont le même entraînement, mais un poids nettement différent. Celle de 62 kg réalise la grimpée d'un test en 50 minutes, alors que celle de 48 kg met 1 h 10 mn pour la même montée ; pourtant, cette dernière a un vélo de course de qualité équipé en «bons» braquets.

Si ces exemples semblent contredire les calculs théoriques, c'est que dans le sport cycliste, et plus particulièrement en côte, ce ne sont pas les jambes seules qui sont en action. Nous nous en apercevons puisque, dans les côtes plus qu'ailleurs, nous sentons l'effort qu'il faut exercer sur les bras.

En plus des bras, des jambes et des intermédiaires : abdominaux, reins, etc... ce sont sûrement le travail du cœur et les facultés d'oxygénation qui font la différence entre les grimpeurs. Dans nos montées chronométrées, nous le sentons bien : en même temps que les jambes, nous sommes limités par notre capacité respiratoire. Ici, comme pour la puissance des jambes, la comparaison ne peut pas être directe. L'indice de Demeny, qui permet d'établir un barème, divise la capacité vitale (en centilitres) par le poids (en kgs). Mais déjà, les recherches médicales vont plus loin, puisque la capacité vitale est remplacée par la notion de débit, toujours divisé par le poids.

Cette étude est sans prétention, mais nous pouvons affirmer que ce sont toutes les qualités qui permettent de déterminer un athlète du sport que l'on retrouve chez un grimpeur. Nous savons que le sport cycliste est un des plus complets, mais il faut reconnaître que c'est dans les montées qu'il atteint son maximum. Ici, pas besoin de créer de catégories de poids, puisque chacun d'entre-nous doit avoir les «moyens» par rapport à son propre poids.

Aussi, les montées cyclistes chronométrées dépassent largement le cadre du simple classement. Ce sont de véritables tests athlétiques complets, c'est l'indication du thermomètre «forme».

Bon nombre d'entre-nous, randonneurs cyclos, aiment prendre de temps en temps la «température» de leurs moyens. Dans les régions où la topographie du terrain le permet, des tests chronométrés se font sur de dures et longues côtes. Ce n'est pas le spectacle que nous recherchons, mais nous aimons éprouver nos qualités athlétiques.

Bien sûr, le nombre de ces tests doit être limité, mais soyons fiers des grimpées de prestige : Mont Ventoux, Col du Grand Bois, Puy de Dôme, Aubisque, Pic de Nore, Somport, Superbagnères, Mont du Chat, Mont Revard, Montagne de Lure, etc...

Elles ne peuvent que nous aider à démontrer que notre sport est un des plus complets et des mieux équilibrés.

Pour ceux qui, par manque de goût, de moyens, d'entraînement ou autres raisons, ne veulent pas faire ces tests, qu'ils sachent que nos montagnes valent la peine de faire des étapes plus dures, même si elles doivent être plus courtes.

Pierre DUBOCS

LE TOUR DU MONT-BLANC

de Roland CIPRIANI de LYON (69)

Choisir parmi, les nombreuses randonnées montagnardes celle qui serait la plus évocatrice, j'avoue que l'élection en est difficile. Des voyages de plusieurs semaines en cyclo-camping, comme il y a vingt ans, aux brevets cyclo-montagnards, en passant par les simples promenades d'une journée, la préférence m'oblige à une longue réflexion.

Mais il faut bien une heureuse élue ; j'ai donc choisi le Tour du Mont-Blanc, randonnée permanente organisée par les cyclos chambériens.

Sous sommes à la fin du mois d'Août 1972. Le circuit peut s'effectuer en deux jours, donc en une fin de semaine. Je pars quand même le Vendredi soir, par le train, jusqu'à Albertville. Courte nuit à l'hôtel, car je m'en vais avant l'aube. Le ciel, constellé, annonce le beau temps.

A Ugine, le jour se lève. Me voici dans les gorges de l'Arly. J'y évite le bord de la route, le garde-fou brille quelques fois par son absence et une chute dans le ravin signifierait un adieu à la vie.

Près de Megève, j'aperçois le Mont-Blanc, majestueux, brillant sous l'azur. A cette heure matinale, peu de monde encore. Par contre, dans les prés, je vois les vaches, j'entends les cloches. Je me crois au Palais Bourbon.

A mon arrivée à Sallanches, les rues s'animent. De là, par Passy, je vais à Chamonix. La circulation s'intensifie. De plus, beaucoup de camions se dirigent vers le tunnel du Mont-Blanc et l'Italie. Sur cette route, souvent étroite et sinueuse, je me méfie surtout des semi-remorques. Dans les virages, et sans rendre responsable le conducteur, je me trouve pris entre le parapet et la remorque.

Voici Chamonix, capital de l'alpinisme européen. Par cette magnifique journée, je reste coi devant la beauté du spectacle.

Ah ! Merveilleux Mont-Blanc ! Au milieu de tes aiguilles, tu ressembles à un monarque dans son habit d'hermine parmi sa Cour.

Vers le col du Montet, le paysage change, les montagnes deviennent plus vertes. Ce col est un jardin botanique ; de nombreuses variétés de fleurs jonchent le sol.

Et je passe en Suisse. Je monte au col de Forclaz où je m'arrête quelques instants. Puis je descends vers Martigny. Je jette de rapides coups d'oeil sur les vignobles, et sur la vallée du Rhône, avant de m'engager en direction du col du Grand Saint-Bernard.

En ce début d'après-midi, la circulation s'accroît, après une accalmie pendant l'heure du repas. La montée, sinon difficile, est longue. De plus, la chaleur ne me ménage pas.

Quel trafic en direction ou en provenance de l'Italie ! Aussi, quelle malédiction, ce tunnel du Grand Saint-Bernard ! Par sa caisse de résonance, je deviens abasourdi. Je pousse un grand soupir de soulagement à la sortie. Certes, le fort pourcentage m'oblige à de rudes efforts pour terminer les quelques kilomètres avant d'atteindre le sommet, soit 2.469 mètres. Que m'importe ! La tranquillité dans cet endroit sauvage est un délassément.

Après une bonne tisane de cynorrhodon, je me lance dans la descente vers l'Italie. Et j'arrive dans la capitale du Val d'Aoste au terme de la première étape.

Le soir, un bon repas typique, comme il se doit, puis une bonne nuit à l'hôtel, avant le départ pour la seconde et dernière étape.

Ce dimanche matin, plus de soleil, mais un ciel couvert de lourds nuages. Sur le bord de la route, je vois de grands panneaux sur lesquels je lis, non sans ironie «Vista Monte Bianco». Hélas ! ce sera pour une autre fois. La montée du Petit Saint-Bernard s'effectue sous la pluie. Par bonheur cette côte est assez facile.

Au sommet du col, je m'arrête quelques minutes pour me mettre à l'abri et me restaurer. Ensuite, c'est le retour en France.

Curieux douaniers, curieux policiers ! Suivant leur humeur du moment, soit nous devons leur raconter notre vie, soit ils ne nous demandent rien. Ceci fut mon cas. Trois frontières franchies, aucune question.

Le ciel se dégage un peu. Il laisse apercevoir les cimes dominant la haute vallée de l'Isère.

Je déjeune à Bourg Saint-Maurice. Le mauvais temps ne me permet pas de passer par le barrage de Rose-land. Je rentre directement à Albertville en fin d'après-midi.

Le tour est bouclé. Encore une randonnée pleine de souvenirs inoubliables, et surtout quatre nouveaux cols à ma collection.

N.B. : Pour ceux qui seraient tentés par cette randonnée, je ne leur conseille pas de l'effectuer à cette période, surtout en fin de semaine.

Roland CIPRIANI

PREMIERE EXPERIENCE CYCLO-MULETIERE

(Extrait d'un récit de voyage de l'école cyclo de Chambéry)
par Roberto DEL MEDICO de CHAMBÉRY (73)

Il était déjà bien tard lorsque le petit groupe d'amis cyclos se décida à faire halte pour la nuit. C'est éclairés par une lampe de poche qu'ils dressèrent leur tente à la lisière d'un petit bosquet. Un petit restaurant situé à proximité du campement sera leur première étape gastronomique.

Le lendemain, ils se réveillent en pleine forme et sans le moindre signe de courbature. Les bagages sont soigneusement amarrés sur les fidèles montures, encore tout humides de givre.

Après un copieux petit déjeuner, servi dans le petit «Restau» de la veille, commence l'ascension du premier col du périple : le col du Télégraphe.

Un grand mais dur boulevard ce col, pourtant il est franchi allègrement et en toute facilité, malgré quelques averses passagères.

Une brève descente sur Valloire, et c'est déjà la dure remontée vers le col du Galibier. Pourtant, pas de Galibier pour nous, aujourd'hui.

«Mais que dis-tu là, il n'y a pas d'autres routes, pourtant !!!» s'étonne Robert.

«Mais si, mais si, il y en a une autre ...» réponds-je.

En effet, dès que nous arrivons à Plan-Lachat, nous bifurquons sur la gauche, sur une petite route caillouteuse et pentue à souhait.

«Mais c'est quoi, là-haut ?» s'étonne encore Robert.

«Là-haut ? Mais c'est le col des Rochilles, mon petit !!!»

Notre ascension va se dérouler, pendant environ une demi-heure, dans le silence le plus absolu.

Seuls, le vent avec son sifflement sinistre, et nos pas retentissants comme des coups de gong sur la piste pierreuse, rompent cette incroyable et douce quiétude.

De temps à autre, nous nous arrêtons pour mieux admirer le paysage.

«Regarde là-bas !» s'écrie un des jeunes, fasciné.

«On aperçoit la route du Galibier ...»

Cela vaut une photo.

Le silence est soudain perturbé par un gros bruit de moteurs. Il y avait un peu plus loin, un groupe de militaires avec de gros engins de terrassement, en train de refaire la route (la piste, devrai-je dire). Sans nous occuper d'eux, nous garons nos vélos sur le bord de la route pour être plus à l'aise au moment de la photo.

C'est à ce moment-là qu'un engin, venant vers nous en marche arrière, et à cause d'un moment de distraction du chauffeur, écrasa le vélo de Robert. D'abord, nous restâmes muets de stupeur, puis la rage prit le dessus. Hors de moi, j'insultai tellement le chauffeur, de sa maladresse, et l'officier qui dirigeait les travaux, que ce dernier, pour me calmer, décidait de mettre à ma disposition tout l'outillage dont il disposait ainsi qu'un jeune militaire pour m'aider en cas de besoin.

Les dégâts, à première vue, semblaient importants (une pédale tordue, la manivelle gauche faussée, les deux roues déformées ...)

Avant tout, j'examine le cadre.

«Est-il faussé ?» s'inquiète le capitaine.

Heureusement non ...

Nous redressons la manivelle faussée, au marteau, en la posant sur une pierre trouvée sur le bord de la route. Le résultat est acceptable ; malheureusement, la pédale est irrécupérable. Nous improvisons un dépannage de fortune qui réussit fort bien, ma fois. Restent les roues. Que faire ? C'est qu'elles sont vraiment pliées. Nous redressons d'abord l'encastrement du pneu puis, pour le reste, nous employons des moyens plus énergiques. La roue est posée à plat par terre et maintenue au sol par mes pieds. De mes

deux mains, je relève avec force les parties pliées. Je répète la même action sur l'autre «victime». Il ne me reste plus qu'à figoler, à mettre au rond à la clef à rayons.

Quelques minutes plus tard, nous repartons avec deux roues «presque» neuves. L'ascension du col va se poursuivre à pied, car la piste qui se faufile entre les rochers n'est guère praticable à vélo, à cause des engins de l'armée qui l'ont toute déformée ; de plus, il vaut mieux ne pas prendre de risques avec le vélo «rafistolé» de Robert. Le paysage est tellement stupéfiant que nous oublions nos misères, surtout que les tristes nuages de ce matin ont cédé la place à un ciel bleu, merveilleux et sans taches, et à un soleil splendide.

Des falaises impressionnantes nous barrent la route ; ce sont les rochers de la Grande Parée qui nous dominent du haut de leurs 2.948 mètres d'altitude (à nous donner le vertige...) Le passage paraît vraiment infranchissable, et pourtant ... Et pourtant la piste monte toujours plus haut, tantôt sur le flanc gauche, tantôt sur le flanc droit, s'accrochant désespérément, courageusement à la roche friable. Les kilomètres se succèdent, mais quels kilomètres ! Surplombs, à-pics, lacets, s'étagant comme un escalier sans fin !

Soudain un virage plus sec sur la droite, et la piste se faufile dans un étroit passage, pour déboucher enfin dans une sorte de plateau. Des montagnes étonnantes d'aridité et de beauté l'entourent en forme de fer à cheval : c'est le Camp des Rochilles !

Un étrange petit village fait d'une vingtaine de maisons en briques, toutes pareilles et impeccablement alignées, comme un défilé de 14 juillet, apparaît devant nous.

Nous traversons le camp, où il ne règne aucun signe de vie et poursuivons notre ascension vers une grande montagne pointue s'élevant fièrement devant nous : c'est l'Aiguille Noire. Le sentier dessine encore quelques courbes dans les rochers, avant de déboucher enfin au sommet du col. Un spectacle féerique nous apparaît alors. Un lac, étonnant de beauté, d'un bleu profond, se trouve juste au-dessous de nous, caressé sur les bords par d'immenses voiles de neige. Des enfants s'y amusent dessus à faire de la glissade, en maillot de bain. Du sommet d'un névé, ils se laissent glisser sur les fesses jusque dans l'eau limpide du lac. Un tremplin bien original, en vérité ...

Une brève descente, fortement pentue, nous conduit jusque sur les bords du lac. C'est maintenant sur sa gauche, que le sentier va se frayer un passage. Un deuxième lac fait bientôt son apparition et, celui-ci, contrairement au premier, est placé au milieu d'un doux et immense tapis de gazon très vert.

«Comme on serait bien ici pour camper...» murmure René.

En effet, le lieu est vraiment enchanteur. Le sentier se fraye maintenant un passage dans un immense éboulis, dans un cadre invraisemblable, dantesque ; ce lieu, c'est le Seuil des Rochilles. Un troisième lac fait son apparition, merveilleusement bleu, merveilleusement petit.

Nous découvrons devant nous le commencement de la vallée de la Clarée. Dès que nous y serons, là-bas, nous ne serons plus très loin de la route. Rassurés par cette nouvelle, mes deux jeunes compagnons entament prudemment la descente, par un sentier très aisé et sans difficultés. Une heure plus tard, nous posons les pieds sur une étroite piste de chars. Un groupe de marcheurs, venant sûrement d'une excursion, s'arrête pour nous applaudir. Nous nous retrouvons, ainsi, dans un couloir fait de solides gaillards en chaussures de montagne, comblés de compliments, de «bourrades» amicales sur nos épaules. Qu'ont-ils pensé de nous, ces robustes amoureux de la nature, en nous voyant redescendre de «là-haut», avec nos vélos ?

La vallée de Nevache est là, devant nous, devant nos yeux fascinés par tant de beauté. Nous remontons sur nos vélos et nous nous laissons glisser doucement vers les Chalets de Laval, vers Nevache, ... vers Briançon. Il nous faut songer à dénicher un coin pour camper.

C'est à Plampinet que nous allons faire étape. Après un long parlementaire avec un fermier bourru, nous obtenons un coin de son pré pour amarrer notre tente ; de plus nous avons le privilège de garer nos pré-

cieuses montures dans la cour de sa ferme où un chien à l'air féroce fait bonne garde.

«Elles seront plus en sécurité, ici, vos bicyclettes» nous assure le fermier. «Avec mon chien, personne n'osera s'approcher, croyez-moi».

Avec un grognement terrifiant, la bête fait étalage de ses crocs inquiétants comme pour confirmer les dires de son maître.

Le soleil descend doucement à l'horizon, le ciel se teinte d'un rosé délicat d'abord, puis d'un rouge vermeil. La nuit est proche. Des bêlements, des tintements de clochettes, à la fois légers et joyeux nous bercent avant de nous endormir. Ce sont les bergers qui regroupent leurs troupeaux, éparpillés dans les riches pâturages. Et c'est enfin le silence apaisant et réparateur de la nuit.

La montagne s'endort ... et les cycles aussi, bien éprouvés, fatigués, éreintés par une rude journée remplie d'émotions.

«Demain, ça ira mieux !» murmure Robert dans un dernier soupir.

Robert DEL MEDICO

CYCLO-TOUR ... DES DIABLERETS

par André VOISIN de GERARDMER (88)

Je vais vous suggérer une virée qui n'est pas de tout repos, mais qui vous laissera d'inoubliables souvenirs si le beau temps vous favorise ... et si porter le vélo ne vous fait pas peur.

Après une semaine plutôt mouillée, ce 25 août, le beau temps est revenu et il paraît que ça va durer. Alors, en route pour un cyclo-muletier que je mijote depuis quelques semaines. Pour moi, un attrait nouveau ... et aussi un souci : j'emmène mon jeune fils ! C'est un cyclo quasiment débutant ; ce sera pour lui le baptême au feu (et quel baptême !) Du pot ! Dans l'arrière de la voiture, j'ai pu caser les deux vélos. Baie, Berne, Fribourg, Gstaad ... nous arrivons à Gsteig (comme ça se prononce !) à 18 heures. Le petit terrain de camping communal est au bord du ruisseau, presque vide. Notre route de demain, celle du Col du Pillon, fait une longue boucle juste au-dessus.

Lever 5 heures. Clair de lune. Tout est trempé de rosée. A 6 heures, c'est parti. Bientôt, le soleil rosit les sommets qui nous dominent, mais en dessous, c'est plutôt frisquet. Il y en a qui montent des cols «en fumant la pipe» ; nous on les monte en mettant les mains dans les poches. Col (1546 m) 6 h 25. La descente sur le village des Diablerets est assez forte et j'ai l'imprudence de laisser Philippe en tête. Dès les premières maisons, il arrive un peu vite dans un virage qui, au départ, n'annonce pas la couleur mais se referme vicieusement sur la fin. Voilà mon jeune pris au piège ! Deux voitures, - les deux premières de la journée - et juste dans ce virage ! Coup de frein en catastrophe ; déporté sur la gauche par sa vitesse, il passe à cinquante centimètres de la première bagnole, amorce un bref dérapage de l'arrière, frôle au millimètre la portière arrière de la seconde, se rétablit miraculeusement dans le talus de gauche ...et refile à droite sur sa lancée comme si de rien n'était. Manque pas de réflexes, mais je vous assure, à écrire cet épisode, j'en ai encore le cœur qui bat. Ouf ! on a eu chaud. Mais maintenant, mon gars, c'est terminé. Tu mettras la gomme, d'accord, mais derrière moi.

Heureusement, c'est tout de suite la montée ensoleillée du Col de la Croix et ça fait diversion. Route flambant neuve, en pente régulière, dominée à contre-jour par la corniche neigeuse qui ourle la crête des Diablerets. Arrêt au col (1750 m) pour manger un peu. Vue sur le Mont-Blanc qui, au ras de la brume, a mis ses glaciers au soleil. La route est à nous seuls, ou presque. Trois soldats suisses nous font un amical bonjour avant de disparaître en jeep. La Suisse est perpétuellement en guerre, et vous ne pouvez pas faire dix kilomètres à quelque saison que ce soit, sans y trouver des «trouffions» en manœuvre. Les bombes atomiques, ils s'en foutent, ils ont tellement de réservistes !

La descente sur Villars, en virages bien dessinés, est un enchantement. Ça va si vite que notre ombre arrive tout juste à nous suivre. Authentique ! (ou presque). Notre troisième «os» de la journée est le Pas de Cheville ; mais là, en fait de boulevard, on ne voit sur la carte au 50.000 ème qu'un tracé pointillé intermittent. Traduisez : il y a un sentier, mais pas partout. Le rond de cuir à binocle de l'Office du Tourisme auquel je demande ingénument si on peut y aller en vélo n'en revient pas, et son accent vaudois nous en apporte confirmation : «Monter là-haut avec des bécanes, c'est pas une chose à faire ; vous allez porter vos engins pendant trois heures ; meilleur temps d'aller par Martigny «... Ramer au milieu des «aoûtiens», on n'est pas là pour ça. Je consulte Philippe qui est perplexe, mais s'en remet à moi. Alors, cap sur l'aventure ! La petite route serpente parmi les tire-fesses de la station de sports d'hiver la plus chic du pays vaudois. Quelques lacets à pourcentage sévère nous mènent au dernier hameau, paisible dans son cirque de montagnes : Sollaleix. Au-delà, il ne reste qu'un chemin caillouteux et raide où ne s'aventurent que les «tous-terrains». Pour nous, des petits bouts sur la selle, mais des grands bouts à côté. Une jeep nous croise : nos soldats du Col de la Croix. Par où ont-ils pu passer ? Mystère ! En tout cas, c'est de la guerre de mouvement !

A 10 h 10, le chemin nous débarque aux Bergeries d'Anzeinde, le plus beau coin de notre circuit. Au pied des formidables contreforts sud des Diablerets, autour des bergeries colorées, c'est le joyeux tintamarre

des troupeaux. Les vaches, au long d'un ruisseau aux eaux claires, broutent une herbe rase en regardant d'un oeil étonné passer ... les vélos. Il y a tant de photos à faire que notre horaire commence à en prendre un coup.

Après Anzeinde, il n'y a plus que les touffes de gazon mais comme la pente est très faible, la montée en cyclo-cross est possible. Un chamois de belle taille, cent mètres devant nous, avance quand on avance, s'arrête quand on s'arrête... pas bêcheur pour deux sous. A 11 heures, sur nos montures, en slalomant entre les pierres, nous saluons le Pas de Cheville (2028 m). Arrêt casse-croûte au soleil, dans un îlot de petits rochers, face à une étincelante trilogie de 4000 : Weissshom, Dent Blanche, Cervin. La descente sur Derborence sera le plus pénible parcours de la journée. Le sentier raide et caillouteux est totalement allergique à la bicyclette et il faut porter, constamment en déséquilibre avec nos chaussures à semelles de cuir lisse. Ça m'amuserait plutôt, mais Philippe lui, un peu fatigué, n'est pas à la noce et, à deux reprises, il se répand dans la caillasse. Et comme dans la chute, c'est le vélo qui a le dessus, ça finit par faire mal. Enfin un long replat herbeux où l'on peut se remettre en selle un moment. Un nouveau sentier tournant, portage, et enfin ouf ! c'est Derborence. Dans le petit restaurant, c'est la révolution : on nous filme, on nous interroge et on nous bouscule. Des bécanes qui descendent de là-haut, ça on n'a jamais vu. Et mon fils, avec son vélo plus gros que lui, est l'objet de tous les regards... et de toutes les compassions. Lui, il reste impassible ; une seule chose compte : son orangeade. Sûr, il en a sa claque, mais il n'en souffle mot.

Maintenant, c'est sur un ruban d'asphalte impeccable que nous inscrivons nos virages bien coulés. Le Valais luxuriant vient à nous à vue d'œil. Une fois passé le premier village qui, dominant la vallée du Rhône (suisse !) se chauffe au soleil, vient une épingle à cheveux à gauche, un peu sèche. Je m'engage dedans sans méfiance, la pédale au ras du sol... et pfuitt ! Le pneu avant glisse, je me retrouve à plat ventre, tenant encore par le guidon ma monture couchée sur le flanc et dans cette posture peu glorieuse, elle et moi en chassé-glissé, nous traversons la route, brillante et lisse comme un miroir. L'émotion passée, le bilan est vite fait : vélo rien, bonhomme râpé ... sur le ventre. Faut le faire ! Quoi qu'il en soit, une route parfaitement sèche aussi glissante, jamais encore je ne l'ai vu. Mercurochrome, cordial, ravito et c'est reparti.

A 13 h 45, nous attaquons le Col de Sanetch sous la chaleur valaisanne qui fait mûrir tout autour les grappes prometteuses d'un «Fendant» de bonne cuvée. Mais au-delà de 800 mètres, il ne reste bientôt que les pruniers, les pommiers, puis bientôt la forêt. Après Daillon, dernier gros village, la route nous fait des caprices qui vont jusqu'à 27% de pente. Même à pied, c'est tout juste. Lorsqu'enfin le profil redevient plus raisonnable, Philippe sur son 35 X 28 et moi sur je ne sais plus quoi, nous pédalons «tranquilles» et prenons progressivement de la hauteur, face aux cimes blanches qui, de l'autre côté du Rhône, se parent déjà, à cette heure, de teintes plus chaudes.

Aux chalets de Tsanfleuron, une main secourable me tend un verre de fendant. Dussé-je en rougir de honte, j'en redemande. Mon jeune, parti en avant pour ne pas voir ça, est aux prises avec un tunnel noir ... comme un tunnel, et qui tourne, comble du vice ! Le soleil baisse... et les nuages montent. Le glacier des Diablerets s'offre à la caresse des nuées placides qui rampent mollement. Un ultime coup de rein, c'est le col : 2224 m. Photo vite fait, on met les doublures car le petit vent d'ouest qui accompagne le coucher du soleil est soudain glacial.

Le point culminant de cette journée exceptionnelle atteint, il ne reste qu'à descendre. Mais minute ! Après cinq kilomètres d'harmonieux virages, la route cesse au lac du Sanetch. Après, c'est par un sentier vertigineux, taillé dans la roche compacte, qu'il faut descendre sur Gsteig, les vélos brinquebalant sur des épaules endolories. C'est long, très long, mais la joie du «truc» qu'on a réussi est plus forte que la fatigue. Une bonne soupe chaude à Gsteig, à la nuit tombante, quelques coups de pédales pour remonter vers notre petite tente et nos duvets bien chauds. Philippe, que je croyais «mort», me met tranquillement trente secondes en un kilomètre, il paraît que c'est parce qu'il avait sommeil. Et c'est fourbus mais contents qu'en moins de deux, nous glissons dans un sommeil aussi profond que réparateur.

LE 101 ÈME

par Michel PERRODIN de Talant (21)

Toute aventure muletière commence par une arithmétique du niveau du cours préparatoire : $2440 - 1840 = 600 : 400 : 1,5$. Si tout va bien, l'ascension sera donc bâclée en une heure et demie.

Il est déjà 17 h 30, et il me restera assez de faux jour pour éclairer ma descente du port de Benasque à la cabane de l'Homme, si cabane il reste. A vrai dire, c'est plutôt le port voisin de la Picade qui me faisait rêver, avec ses prolongements tentateurs du Pas de l'Escalette, de la crête de Crabides et des grandes pentes d'alpages tombant sur Luchon.

Mais cette portion de l'Espagne n'est pas la Beauce, et ma vieille et fidèle roue libre n'a pas voulu attendre quelques jours de plus la retraite méritée après 20 000 kilomètres de bons services. Peu de spectateurs, heureusement, sur cette route de Castejon de Sos à Benasque, pour apprécier le comique de ma ridicule prestation renouvelée à intervalles de plus en plus réduits, et qui consiste en un préalable clownesque de quelques dizaines de pédalages dans la semoule en attendant l'accrochage mal assuré d'un cliquet moribond.

Tout de même, la fin de cette chaude après-midi de Septembre me voit parvenir, tantôt à pied, tantôt en selle, dans la prairie déserte où l'on peut chercher la source de l'Esera, si l'on a du temps à perdre. Moi, j'en ai à gagner alors adieu à la Picade et va pour Benasque. Le sentier, commun aux deux cols, prend en écharpe le versant Sud de la grande chaîne frontalière. Un serpent attardé manque laisser traîner sa queue sous ma semelle gauche : mauvais présage. Bravement, je continue. La trace s'élève régulièrement jusqu'à une fenêtre rocheuse derrière laquelle se contorsionne une série de lacets. En face, le refuge de la Renclusa se tapit au creux d'un sinistre pierrier, sous le front de la Maladetta dont le glacier blême se perd dans une chape de brumes. Tout en bas, une multitude de moutons, semblable à une invasion de vers blancs, a pris possession de la prairie à grands bruits de sonnailles.

Les uns après les autres, les lacets sont grignotés, sans souci des embranchements parasites ; un seul impératif ; au plus court et au plus vite, droit vers la crête sous laquelle se présente une pente d'éboulis rouges. Appuyant à droite, le sentier fraye sa mince trace en direction de l'ouverture du col. A peine une heure et demie, et malgré ces quelques minutes gagnées, pas question de s'y abandonner à des états d'âme, car la Maladetta disparaît déjà presque totalement derrière les paquets de brouillard gris qui surgissent sans discontinuer de la vallée.

Un petit vallon pierreux s'ouvre derrière le col ; des écharpes cotonneuses le survolent, avant d'aller se dissoudre en altitude. A l'extrémité du vallon, une bifurcation ; il était pourtant si doux de foncer sans réfléchir. Avant de m'en remettre à mon intuition de vieux coureur de montagnes qui ne m'a jamais trahie, une reconnaissance s'impose ; plaquant là le vélo, j'atteins en quelques minutes de course la crête où m'a conduit l'assez bon chemin partant par la gauche et marqué d'un F à la peinture rouge. D'ici, on devrait voir les Boums de Port ; pourtant, il n'y a rien qu'une profonde vallée à gauche, et devant, la trace qui se poursuit dans l'alpage immense avant de disparaître dans la pénombre. Au grand galop, je reviens au vélo. L'autre branche du sentier, marquée d'un E, dévale un petit ravin pentu menant droit devant à des alpages, face à une grande chaîne toute noire qui tombe sur une profonde et invisible vallée.

Ma chère intuition me tire vers le haut, mais remonter ces cinquante mètres avec le vélo ! Non, il s'agit surtout de gagner du temps, descendre, descendre... Alors descendons, sans plus nous soucier des marques à la peinture rouge, si courantes dans les réserves de chasse pyrénéennes.

Passé le petit ravin, le sentier court, facile, dans l'herbe ; le jour baisse de plus en plus, et mes yeux fatigués de fixer la trace pâle qui les guide, devinent dans la pénombre ici, la pente d'un toit, là, un mur blafard que l'approche transforme inmanquablement en blocs de rochers inhospitaliers. Au bout d'une

heure, il est clair, s'il l'on peut dire, qu'on n'y voit plus rien, et qu'une mauvaise nuit à la belle étoile vaut mieux qu'une bonne entorse.

Installé derrière un rempart de roc, piètre abri contre le vent qui enjambe le port, j'expédie sans appétit un repas de naufragé avant de me glisser dans la tiédeur rassurante de mon duvet, sous le ciel sans-étoiles...

... La pluie m'a épargné, mais le vent a tournoyé sans cesse autour de mon abri, et pour ma distraction en ces heures d'insomnie, j'ai eu la compagnie d'une petite musaraigne facétieuse qui n'a cessé de tourner autour de ma tête, pour finalement me planter ses incisives dans le nez !

Enfin, j'ai survécu, mais c'est dans un état de toute relative fraîcheur qu'en ce petit matin nuageux, je reprends la descente interrompue par la nuit. Ma trace se perd sur un replat d'herbe, face au grand versant noir, tout proche. Perdu, un peu plus, un peu moins, ce qui n'a rien de très effrayant lorsqu'on ne sait plus où on est et qu'on ne cherche pas à le savoir, je finis par retrouver mon sentier après quelques vaines incursions dans la forêt qui me sépare de la vallée ; il dévale sur la gauche un petit berceau de prairies et se pare de rassurantes balises jaunes ; plongeant dans la forêt, il tombe bientôt sur un petit alpage bruisant de clochettes qui se blottit tout au fond du cirque. Il y a là un refuge pimpant près duquel se dresse un grand panneau de bois rustiquement encadré. Une route goudronnée vient ici terminer sa carrière. On n'en demandait pas tant ! Sur le panneau, on peut lire les recommandations habituelles sur la protection des sites, mais à moins que je ne délire, c'est de ... l'espagnol ! Je n'ai pas forcé sur la moscatelle, je le jure ! Vite à la fontaine ! Une petite toilette esbaudira sans doute mes esprits animaux, comme aurait dit Montaigne dans un cas semblable. Mais voici qu'approche un vieux berger ; il ne parle pas français ; l'espoir s'évanouit comme les chalets, hier soir. Comment ! Suis-je toujours en Espagne ? Et ou ?

Je regarde le vieux berger s'éloigner et j'imagine qu'il doit se tapoter doucement le menton, en se posant des questions sur la bonne santé mentale d'un individu monté ici à vélo, et ne sachant plus où il se trouve. Une chance qu'il n'ait pas le téléphone sous la main ; il serait capable d'alerter les brancardiers de l'asile le plus proche pour les prier de venir prendre livraison de cet énergumène à l'étrange comportement.

Bien qu'ahuri, je parviens tout de même à retrouver les gestes normaux du «cyclo» en perdition : sortir la carte et la déplier. Gestes oubliés depuis la veille dans l'angoissante course contre la nuit. Comble de l'ironie pour le malin qui se contente habituellement de la Michelin au 1/200 000, j'avais pris cette fois la précaution d'emporter l'IGN au 1/50 000 ... et ma boussole ! De quoi se vanter.

Trêve d'excitation. Restons calme ! Sur la carte, pas de route sur la partie espagnole, mais un nom qui éveille en moi un vague souvenir : Goueil de Joneou ; si ma mémoire est fidèle, c'est l'origine d'une des branches de notre Garonne nationale, et il semble bien que je sois venu échouer là, et il n'est d'autre issue que de se laisser guider par le ruban gris de la route, jusqu'en bas.

Et voilà comment on se retrouve dans le Val d'Aran après avoir pris, par inadvertance, le port de la Picade au lieu du port de Benasque, et malgré une intention première conforme ... à l'erreur, (histoire de fou !), à ceci près qu'il eut fallu, derrière la Picade, remonter au Pas de l'Escalette, suivant ma chère intuition, et la lettre F. Tout de même, un enfant de six ans l'aurait compris : E et F, Espagne et France, cela n'avait rien d'une énigme pythique. Décidément, je n'étais pas en forme. Quant au port de Benasque, il suffisait pour l'atteindre, de virer franchement à gauche dans les lacets, en suivant une des supposées fausses pistes.

Humilié et vexé, je le suis comme jamais je ne le fus dans ma longue carrière, malgré les circonstances atténuantes et bien que les conséquences sur la suite de la randonnée n'aient rien de dramatique. Mais quand même, après 100 cols muletiers, se prétendre affranchi, et au 101ème, faire une erreur de port, pour un postier, il n'y a pas de quoi être fier !

Heureusement, pas de quoi se décourager non plus !

Michel PERRODIN

DE QUELQUES MULETIERS ...

par Marcel BIOUS, de CLAIX (38)

«L'incertitude du gîte est un des charmes de la cyclo-muletade», m'avait affirmé mon compagnon. Alors, cette nuit d'août, à 2300 mètres, ne manquait pas de charme... Il faisait bon. Les lumières de Modane, d'Avrieux, d'Aussois, laissaient croire à une ville énorme. Des bergers parlant un italien très local n'avaient pas voulu nous offrir le gîte, et une série de malentendus nous avait fait errer un bon moment sur les chemins de l'Erella. Une lueur était enfin apparue, qui éclairait une tablee de Lyonnais rigolards. Non, ici, ce n'était pas un refuge ! Bons diables, ils nous prêtèrent une couverture, une lampe, et nous arrivâmes à dormir un peu, à même les planches d'une cabane. Nous venions de Pralognan par le col d'Aussois. Passage un peu laborieux de part et d'autre du sommet, mais offrant à notre admiration les beaux lacs de Plan d'amont et Plan d'aval.

Le lendemain matin, nous étions au col de Sollières, large passage herbeux peu spectaculaire, qui vaut surtout par la jolie montée en forêt partant de Termignon. On piqua droit sur le col du Petit Mont-Cenis, et du Planey aux bergeries d'Etache, le vélo justifia un court moment son existence. Le sentier, bien peu évident de prime abord, était assez bien tracé. Dure montée, toute en portage, dans des lacets courts et serrés, sous le soleil d'août. Un patriarche, surgi d'un amas de tôles et de pierres nous indiqua le sentier le plus commode. Et ce fut le col d'Etache, au bout d'un long désert vallonné et pierreux. Le sentier plonge rapidement et arrive aux lacs, sous les beaux lacets à mi-pente du col Sommeiller. La descente est interminable dans la poussière des voitures, et sur un chemin qui ne s'arrange pas. M'étant payé l'an dernier, ce col cul de sac (qui en vaut la peine} je jure qu'on ne me reverra pas de sitôt en ces lieux.

Le Pas de l'Echelle sera-t-il un jour une bonne route ? Les hommes ont tant déboisé les pentes, sans remède possible... A Névache, il reste deux grandes heures de jour, mais il ne faut pas compter coucher aux chalets de Buffère. C'est le confortable gîte d'étape du G.R 5 qui abritera notre nuit.

Nous nous quitterons à midi, après le col de Buffère ; Michel va rejoindre Font Romeu par une étonnante successions de passages frontaliers et de routes stratégiques. Il vous contera peut-être un jour le récit de ses bivouacs aventureux. A Chantemerle, je vais retrouver Gérard qui nous a quittés avant hier à Aussois pour aller travailler. Nous allons coucher à Ailefroide pour mettre à exécution un projet que d'aucuns jugeront sévèrement et qui auront sans doute raison.

Non que la remontée du Glacier Noir présente des difficultés particulières ; c'est simplement long, pierreux, et parfois fort «pentu». Mais le couloir terminal est vraiment ardu à escalader avec une seule main. Nous étions deux, fort heureusement, avions d'excellentes chaussures, mais avec des crampons, nous aurions été plus à l'aise sur le court passage glaciaire versant Bélarde. Non, Michel, nous n'avions point vidé avant une bouteille de rhum, et c'est bien ce qui aggrave notre cas... Mais grands dieux, que l'Ailefroide était belle en ce dernier jour de beau temps ! Que voulez-vous, les notes de Georges Grillot, parues dans «Le Cycliste» de mai-juin 73 incitaient à tenter l'aventure. Mais le recul des glaciers, en quarante ans, a dû changer bien des choses.

Treize heures après être partis de Cézanne, nous sommes arrivés à la Bélarde. Nous avons pris notre temps (trop !). Il fallut descendre au pas jusqu'au Clapier, à cause d'un éclairage défectueux. Le lendemain, je rentrai benoîtement à Mens par le col d'Ornon, regrettant un peu de ne pas passer par le col de la Muzelle, mais le ciel s'était couvert ...et mes pieds n'en voulaient plus. Je pensais que je venais de courir trois jours en montagne avec des amis, que ça ne m'était jamais arrivé, et que c'était bien agréable.

En voilà plus de quatre cents ... Emporté par l'élan, j'ai poussé jusqu'à la mer ; la Provence fait partie, après tout, du système alpin. J'ai essayé de ne vous faire grâce d'aucun, même des taupinières de l'Esterel. Vaine prétention, comme de compter les cailloux du Parpaillon. Vous complétez ad libitum.

Je me suis servi des cartes Michelin 77, 81, 84, 195, et des cartes Didier et Richard Haut Dauphiné et Queyras. J'ai découpé arbitrairement ces Alpes du Sud du Nord au Sud et d'Ouest en Est, essayant de respecter les unités géographiques... et voulant garder le meilleur pour la fin. M'inspirant du joli travail de notre camarade Marty, je n'ai pas voulu toutefois m'en tenir aux cols muletiers que j'ai grimpés ; il est des secteurs que je connais trop peu ou pas du tout (le Mercantour, par exemple). Cependant, vous ne trouverez pratiquement pas de cols infranchissables, l'expérience m'ayant montré que «ça passait» toujours. Notre spécialiste de Talant ne me contredira pas ! J'ai marqué d'un «X» les passages muletiers (M.) dont je peux certifier qu'ils sont envisageables sans risques, en août, septembre, et bien sur, par beau temps.

Lointains amis des plaines, Champsaur, Queyras, Vanoise, etc... vous apporteront bien des joies si vous décidez de sortir de temps en temps des sentiers battus. Je vous répondrais bien volontiers à ce Sujet, si je sais. Grand merci anticipé à qui nous «tuyautera» sur le Carro, le Collon, le Théodul et la Brèche de Roland, versant Arrosas.

Au col de Baies peut-être, et bonne année cyclo.

Marcel BLOUD